

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE

CHOISIE;

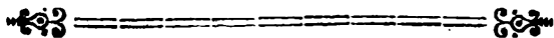
De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI,

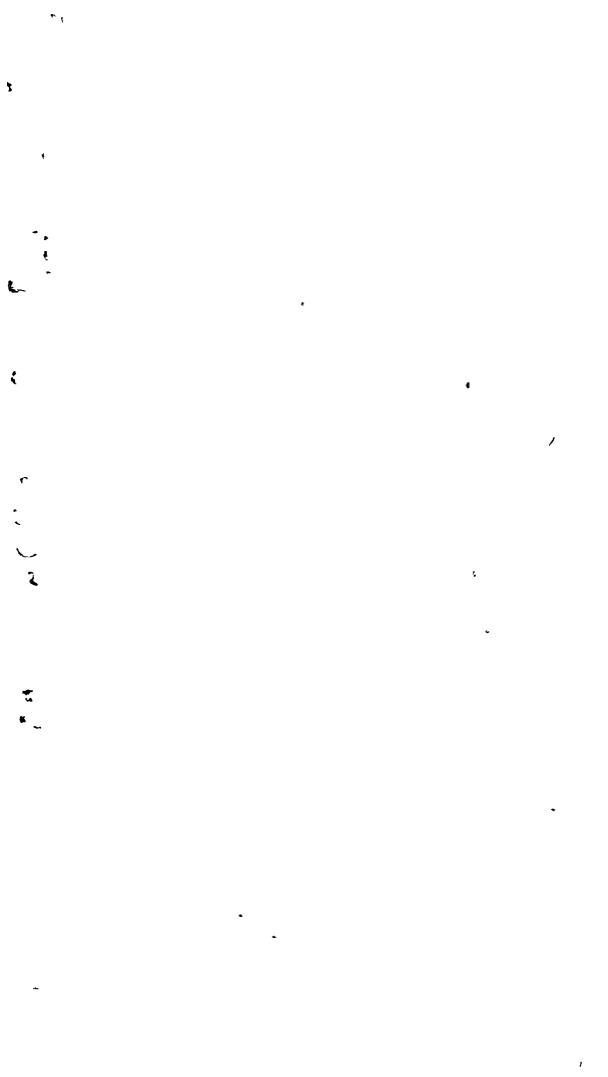
FEVRIER 1755.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



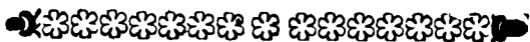
M D C C LV.





JOURNAL HELVETIQUE,

FEVRIER 1755.



REMARQUES

*Sur la Parabole du Mauvais Riche.
Luc XVI. 19.*

Cette Parabole est quelquefois portée dans la Chaire. Les Prédicateurs de l'Eglise Romaine l'expliquent toujours dans le Carême. Nous avons plusieurs beaux Sermons sur ce sujet, susceptible des plus grands mouvemens de l'Eloquence. Ce qu'on présente aujourd'hui est d'un tout autre genre. Il ne s'agit point d'une Pièce dans le Goût Oratoire. Elle ne seroit pas ici à sa place. Ce sont simplement quelques Remarques Critiques, pour tâcher de pénétrer le but de cette Parabole, sur quoi les Interprètes, & même les Prédicateurs sont partagés.

La Ire. Question que l'on fait ici, c'est de savoir si ce récit de J. C. est un fait

réel, ou si c'est une simple Parabole. Le Père *Mauduit*, Prêtre de l'Oratoire, connu dans la République des Lettres, a donné une Dissertation, pour prouver qu'il y a dans l'Evangile plusieurs Paraboles qui sont des Evénemens réels. Il en compte jusqu'à six de ce genre. Pour les distinguer, il donne même des Règles, que je ne rapporterai pas, soit pour éviter la longueur, soit parce que je ne les croi pas fort sûres.

Il met d'abord dans cette Classe la Parabole du *Samaritain charitable* *. La raison qu'il en donne, c'est qu'il y a deux Villes de désignées, un Sacrificateur & un Lévite. Le Père *Mauduit* prend encore pour une Histoire véritable la Parabole du *Juge injuste* § de la *Veuve importune* **, celle du *Pharisien* § du *Publicain* †. L'*Oeconome Infidèle* ††. Il en a oublié une où l'historique est plus sensible que dans aucune autre, après l'éclaircissement qu'a donné là dessus le célèbre Mr. *Le Clerc*. C'est assez ici la place de lui faire honneur de cette découverte.

La Parabole d'un *Home de qualité*, qui s'en alla dans un Pais éloigné, pour recevoir un Roiaume, est tirée d'*Hérode* & de
ses

* Luc X. **, XVIII. i.

† XVIII. 9.

†† Luc XVI.

ses Descendans , qui alloient à Rome demander le Roiaume de la Judée. Hérode le demanda à Antoine , & il alla à Rome deux fois pour ce sujet. Le sens littéral de la Parabole convient très bien à Archelaus. C'étoit un Home Noble, puis qu'il descendoit d'Hérode. Il s'en alla dans un País éloigné , c'est à dire en Italie , pour y recevoir le Roiaume de la Judée , & retourner en Syrie. Mais ceux de son País , qui le haïssôient envoïèrent une Ambassade après lui , pour dire , Nous ne voulons point que celui-ci soit nôtre Roi. Mais l'Empereur ne les écouta point. Archelaus de retour avec la qualité de Roi , se vangea de ses Enemis , qui ne vouloient pas qu'il régnât sur eux *. Rien de plus conforme à l'Histoire de ce tems-là , que le comencement de cette Parabole.

Mais celle du Mauvais Riche est elle de ce genre ? A-t-elle un fondement réel , come la précédente ? Le Père Mauduit est pour l'affirmative , & n'hésite pas un moment là dessus. Cette Parabole , dit-il , doit être regardée come une Histoire , parce que les circonstances y sont plus marquées que dans la plupart des autres. D'ailleurs Lazare y est nommé. A la vérité le nom du Riche n'y paroit pas de même : Mais , ajoute le Père

H 3

de

* Luc XIX. 12.

de l'Oratoire, on l'a supprimé par un sage ménagement pour la Famille, qui eût été deshonorée par là. Il s'agit donc de deux Personages réels, & qui moururent à peu près en même tems*. Plusieurs Pères de l'Eglise ont été de ce sentiment.

Ceux qui prennent cette Narration pour une simple Parabole, insistent principalement sur la fin de ce récit, où est rapportée une conversation avec *Abraham*, qui ne fauroit se prendre à la Lettre. Sur la preuve que l'on prétend tirer de ce que *Lazare* est nommé, ils disent que c'est un nom feint, come dans les Tragédies. Les Jurisconsultes dans leurs Ouvrages, nomment aussi fréquemment des Personages, qui n'ont peut être jamais existé, & qui ne font là que pour éviter la confusion des noms généraux. Le nom de *Lazare* est le même que le mot Hébreu *Eléazar*, qui signifie *le secours de Dieu*. En donnant ce nom à ce Pauvre, le Sauveur a voulu marquer l'abandonnement où il se trouvoit du côté des Homes, & qu'il n'avoit d'autre secours à attendre que du Ciel. L'étimologie de ce nom suffit pour faire comprendre que *Lazare* n'est ici qu'un Personage feint. Au fond, il importe peu de

* *Mauduit*, Analise de l'Evangile 1710. T. III. p. 475.

de favoir si J. C. a voulu nous raconter un Evénement arrivé effectivement dans *Jérusalem*, ou seulement enveloper sous des traits paraboliques une Leçon importante. De quelque manière que l'on prenne ce récit, c'est un Tableau fidèle de ce qui arrive encore tous les jours dans le Monde. Ce qui nous intéresse le plus, c'est de bien entendre la vérité que le Sauveur a voulu nous enseigner ici. Mais il y a partage de sentimens là dessus, come sur la première Question.

On voit bien en général que le Sauveur a voulu nous apprendre que le mauvais usage des Richesses peut nous perdre, que d'un autre côté, la patience dans la pauvreté, la soumission à la Providence peut nous sauver. Mais la Question se réduit proprement à ceci, si c'est le Luxe de ce Riche, sa Vie mole & voluptueuse qui l'a perdu, ou s'il y faut encore ajouter sa dureté envers le pauvre *Lazare*, qu'il semble avoir laissé souffrir à sa porte, & n'avoir pas assisté come il devoit.

Tous les Interprètes & les Prédicateurs conviennent, qu'en examinant ce qui a fait le Crime de ce Riche, il n'y faut point faire entrer la manière dont il avoit aquis son bien. Le Texte n'insinue à cet égard aucune injustice, aucune malversation. Il est dit simplement, qu'il étoit riche, & il n'y a rien

114
dans la fuite de la Narration qui doit nous faire soupçonner, qu'il fût parvenu à cette opulence par des voies suspectes.

Il ne s'agit donc plus, que d'examiner le mauvais usage qu'il faisoit de son bien. Il menoit une Vie mole & mondaine. *Il étoit vêtu de pourpre & de lin, il faisoit tous les jours bone chère.* Sa Table étoit encore somptueuse & magnifique.

Ce Luxe & cette sensualité sont sans doute condanables, cependant l'équité veut que l'on fasse encore ici une considération; c'est qu'un ancien Juif, qui se servoit de son bien, pour vivre dans l'éclat & se procurer du plaisir, ne doit pas être jugé aussi sévèrement qu'un Chrétien instruit de la Morale de l'Évangile.

On entend quelquefois des Prédicateurs, qui sont trop rigides sur cet Article. Ce Riche est tout à fait condanable, disent-ils. A quel titre prétendoit-il qu'il lui fût permis de faire de ses Richesses les instrumens de son Luxe & les alimens de sa sensualité? L'Homme n'est pas dans ce Monde, pour repaître ses vains desirs, pour y vivre dans les délices. Ils devoit savoir que tout ce qui se borne à nourrir l'Orgueil de l'Homme, à l'endormir dans sa mollesse, à lui faire trouver son bonheur sur la Terre, est fort dangereux pour le Salut.

Voilà sans contredit de belles Moralités ; mais ce sont proprement des Maximes de l'Évangile. Il faut se souvenir, que parmi les Promesses faites aux *Juifs*, une des principales, étoit de leur faire espérer une Terre où couleroit avec abondance le Lait & le Miel. Ce Riche semble avoir, dans ces Promesses, un titre assez spécieux, pour se rassasier des biens qu'elles lui avoient avancés. Il ne paroît pas d'ailleurs qu'il donât dans ces excès honteux de la Table, où se trouve souvent le tombeau de la Raison. Cependant on ne sauroit l'excuser entièrement. Il surtoit à peu près tous les jours, des règles de la Modération & d'une sage tempérance. Ceux qui donnent ainsi dans la Sensualité veulent forcer les Loix de la Nature, qui se contente de peu. Ils travaillent à ruiner leur Santé, à laquelle une sage frugalité est seule convenable. Le Luxe de ce Riche n'étoit pas moins condamnable. Si ce goût pour la somptuosité a aujourd'hui des suites funestes, il n'en avoit pas moins autrefois.

Ce désordre ne va guère seul. Il est ordinairement accompagné d'une autre qualité très vicieuse, que Notre Seigneur nous découvre dans le mauvais Riche. Autant qu'il étoit attentif pour lui-même, autant

étoit

114 JOURNAL HISTORIQUE
étoit-il indifférent pour les autres, & fut
tout pour les Pauvres. C'est assez l'ordinaire
de ceux qui vivent dans le faste & dans la
moleffe, de ne s'embarasser guère du soin
des Misérables. *Il y avoit un Pauvre, nommé
Lazare, tout couvert d'Ulcères, qui étoit étendu
à sa porte. Il desiroit de se rassasier des Miettes,
qui tomboient de la Table du Riche.*

Cette dureté, cette inhumanité du Mau-
vais Riche n'est pas marquée expressément
dans la Parabole. Elle n'y est qu'insinuée ;
mais on la déduit par des conséquences,
qui paroissent assez justes. Quelques Pré-
dicateurs de l'Eglise Romaine, & même des
plus habiles, ont essayé de décharger ce Riche
de ces traits odieux d'inhumanité. C'est
quelque chose de curieux, que d'entendre
le Père *Massillon* sur cet article.

Le Sauveur, *dit-il*, a proprement voulu
nous représenter ce Riche, come un Home
indolent & trop occupé de ses plaisirs. Le
trait qui regarde ce Pauvre, n'est qu'un
incident dans la Parabole. C'est la Vie mole
& voluptueuse du Riche, qui fait come le
fond de cette Histoire & le sujet principal.

Lazare étoit un Mendiant public. On
on est naturellement moins attentif aux mi-
sères de ces Indigens déclarés. On regarde
leurs importunités éternelles, come de purs
artifices.

Le rang qu'occupoit ce Riche, sa dissipation, ses plaisirs ne lui permettoient pas d'entrer dans le détail des besoins de ce Pauvre. Peut-être avoit il ordonné négligemment à des Domestiques infidèles d'assister ce Mendiant.

Mais voici la preuve que ce célèbre Prédicateur fait le plus valoir, c'est que dans la suite *Abraham* est représenté lui parlant, & lui aprenant le sujet de sa condamnation. Il ne lui dit pas, come J. C. le dira, au grand Jour, aux Réprouvés, *Lazare*, étoit nu, & vous ne l'avez pas revêtu, il avoit faim & vous ne l'avez pas rassasié. Il se contente de lui dire, *Mon Fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant cette Vie.*

Son crime est donc une Vie passée dans les plaisirs, dans l'abondance & dans la Moleste. Nous serions téméraires de chercher d'autres raisons de sa condamnation, que celles que l'Esprit de Dieu nous a marquées lui même dans l'Évangile*.

Le Père *Terrasson*, Prêtre de l'Oratoire, qui s'est aussi distingué dans la Chaire, explique cette Parabole de la même manière, dans son Sermon sur le *Mauvais Riche*. Il

em-

* Sermons de Massillon. T. II. p. 169. Paris 1747.

emploie à peu près les mêmes raisons, pour décharger de l'inhumanité qu'on lui attribue ordinairement.

Ces Prédicateurs ont eu en cela une bonne raison. Ils vouloient attaquer la Vie mole & voluptueuse des Habitans de la Capitale, & cette Parabole, tournée à leur manière,ournissoit des Armés pour combatre avec avantage ce genre de vie. Rien de plus innouveau que l'application qu'ils font à leurs auditeurs, des principales circonstances de cette Parabole. Le sens qu'ils lui donnent est assez plausible; ils ont pû en tirer parti sans la vûe de faire plus de fruit. Cependant il me semble qu'il doit être permis de se regarder, dans cette occasion, plutôt come de habiles Orateurs, que come de fidèles Interprètes de l'Écriture.

Il n'y a pas long tems qu'on a vû dans un Journal, la Conjecture d'un Critique sur cette Parabole, qui ne laisse pas de s'accorder assez avec les idées de ces deux Prédicateurs.

„ Ce n'est pas précisément, dit-il, la dureté envers les Pauvres, que le Sauveur a voulu caractériser dans la personne du Mauvais Riche, mais bien la Vie sensuelle, procédant du peu de foi qu'il avoit à un autre Monde. Cette Parabole peut se regarder

„ regarder les *Saducéens*, espèce d'Incrédul
 „ les, qui n'admettoient ni Anges, ni Es
 „ prits, ni état à venir; Gens riches pou
 „ la plûpart, & de Mœurs très voluptueu
 „ ses, ce qui étoit conséquent à leur sistème
 „ C'est ce que la suite de la Parabole sembl
 „ confirmer. La peinture qui nous y est tra
 „ cée du Paradis & de l'Enfer, l'instan
 „ prière que le Riche, du milieu des fla
 „ mes, fait à *Abraham* en faveur de se
 „ cinq Frères, de leur envoyer *Lazare*, l
 „ réponse du Patriarche qui les renvoie au
 „ témoignage de ce même *Moïse*, que J E
 „ s u s allégué ailleurs aux *Saducéens*, pou
 „ les confondre, tout appuie cette pensée
 „ D'ailleurs, dans le Tableau emblémati
 „ que, la dureté du mauvais Riche n'est
 „ peinte qu'indirectement*.

Cette Conjecture paroît assez ingénieuse
 Cependant on peut remarquer, que pou
 ramener des Mécréans, tels que les *Sadu
 céens*, il faut employer des raisonnement
 ferrés, come J. C. l'a fait quelquefois ave
 eux. Une Parabole où se trouve un Dialogu
 feint entre *Abraham* & le Mauvais Rich
 n'y paroît pas si propre.

Pour les Mœurs des *Saducéens*, le Sau
 veur les censure très rarement dans l'Evan
 gile

* Bibliot. Impartiale, T. IX. p. 30.

gile. C'est aux *Pharisiens* qu'il en veut principalement. Les *Traducteurs de Berlin* nous avertissent même dans une Note que cette Parabole les regarde. Ils veulent qu'on la lie avec les *ψ. 13. & 14.*

Il s'agit présentement de prouver la dureté du Mauvais Riche pour *Lazare*. On nous le représente couché à la porte du Riche, & désirant les *Mietes* qui tomboient de sa Table. Il s'atendoit à quelques petits restes de cette Table, come cela se pratiqué encore aujourd'hui aux Hôtels des grands Seigneurs. La Parabole n'en dit pas d'avantage; mais il est aisé de sous-entendre qu'il attendit inutilement à cette porte, dequoi apaiser sa faim.

La Vulgate le dit. Il desiroit les *Mietes* de la Table du Riche, & *personne ne lui en donoit*, ajoute-t-elle. Cependant je ne mé prévaudrai point de cette autorité, parce que cette Addition a l'ajr tout à fait *postiche*. Elle paroît avoir été tirée du Chapitre précédent, où il est dit du Fils Prodigue, qu'il eût bien voulu se rassasier des *Carouges* que les *Pourceau* mangeoient; mais que *personne ne lui en donoit* *. Quelque Copiste aura tiré ces dernières paroles de la Parabole précédente, à laquelle seule elles doivent appartenir.

La Parabole ajoute que *Lazare mourut*.

Quel-

Quelques Interprètes veulent qu'il soit mort de faim & de misere, & en chargent le Mauvais Riche. Le Texte ne le dit pas assez clairement, pour qu'on puisse se servir de cette preuve, pour établir l'inhumanité du Riche.

Elle se prouve beaucoup mieux par la sévérité de la punition qui lui est infligée. *Le Riche mourut aussi*, dit le Texte, & il fût précipité *dans l'Enfer*. Son Crime a donc été des plus capitaux, tel que l'Evangile nous représente la dureté pour le Prochain, l'insensibilité pour les maux des Misérables. Je croi donc que le but de la Parabole est de nous faire entendre combien sont criminels les Riches qui n'assistent pas les Pauvres, come ils devroient.

Mais il n'est peut-être pas difficile d'acorder les différens sentimens que l'on a sur le but de cette Parabole. Il n'y auroit qu'à dire que le dessein de J. C. a été de nous apprendre que les Riches qui donent dans le Luxe & dans la Volupté, & qui n'assistent pas les Pauvres, come ils devroient, sont dans un grand danger par raport à leur Salut.

On pourroit objecter contre ce moien de conciliation, que dans la Parabole il y doit avoir un but unique, come dans la Fable; qu'on a reproché à *La Fontaine*, ce

fa-

fameux Fabuliste, d'avoir mis dans quelques unes des siennes, une double Moralité. Quand on veut tirer d'une même Fable deux Leçons qui sont assez différentes entr'elles, c'est un véritable défaut, & c'est celui où est tombé *La Fontaine*, quoi que fort rarement. Mais on ne doit point regarder comme une double Moralité dans notre Parabole, quand on dira que J. C. a voulu nous y enseigner qu'un Riche qui dépense beaucoup pour sa parure, & pour sa Table, tandis qu'il néglige le soin des Pauvres, ne peut qu'être difficilement sauvé. L'unité est parfaitement observée dans cette Leçon.

On fait que dans une Parabole, il y a toujours diverses circonstances, qui n'y sont que pour l'ornement, ou pour lier la Narration. On peut regarder de cette manière ce qu'on lit dans celle ci sur le sort de *Lazare*, qui après sa mort, est porté par les Anges dans le Sein d'*Abraham*, ou dans le séjour de la félicité. Ce n'est qu'un incident, pour donner lieu au Dialogue qui vient après. Ce Riche, au milieu des tourmens, s'adresse à *Abraham*, pour lui demander, que par le moyen de *Lazare*, il lui procure quelque rafraichissement.

Cette fin de la Parabole est extrêmement figurée & dans le goût des *Orientaux*. On y aperçoit

aperçoit aussi quelques images , que les *Juifs* de ce tems-là avoient empruntées des Grecs, pour exprimer l'état des Bienheureux & des Méchans après la Mort.

A la fin de la Parabole , il y a un Verfet, qui exige quelque éclaircissement. Le Mauvais Riche demande à *Abraham* , de lui procurer quelque soulagement. *Mon Fils* , lui répond le Patriarche, *Souvenés vous , que vous avés eü vos biens dans cette vie **. Le Père *Massillon* a beaucoup fait valoir cette Réponse , pour apuier son sentiment. Voions donc s'il l'a prise dans son véritable sens. ,

Dans la Comunion de ce célèbre Prédicateur , il y a plusieurs Théologiens , qui sont dans le préjugé , que l'on devra souffrir dans l'autre Vie , de cela seul qu'on n'a pas souffert dans ce Monde. Cette pensée ne s'accorde pas avec la Bonté Divine. Dieu voudroit nous rendre heureux , & dans cette Vie & dans l'autre. S'il nous envoie quelquefois des disgraces , c'est que nôtre Salut le demande. Il ne trouble jamais nôtre bonheur présent , que pour nous assurer le bonheur à venir.

La qualité de riche ou d'heureux , considérée en elle même , n'est point un caractère de réprobation , come la qualité de pauvre

* Luc XVI. 25.

& de malheureux , considérée seule , n'est pas non plus un caractère de prédestination. Combien de Débauchés , qui se sont rendus malheureux par leurs excès , combien de Joüeurs qui se trouvent dans la misère ! Les Maux que l'on souffre dans cette Vie , à parler en général , ne sauroient être regardés come un Brevet pour le Paradis. Ils en sont un quelquefois pour le lieu opposé.

Quand *Abraham* allègue au Mauvais Riche, la cause de sa condamnation , il faut donc nécessairement sous-entendre quelque chose qu'il est fort aisé de supléer. *Mon Fils , vous avés joui des biens de cette vie , & vous n'en avés pas fait l'usage que vous deviés ; vous les avés employés à flater vos passions dérèglées , & vous avés négligé de secourir les Misérables. Mais Lazare a eu ses maux pendant sa vie. Il faut sous-entendre de même , qu'il les avoit soufferts avec patience , & avec une soumission entière à la Volonté Divine.*

Le Sauveur , dans son Sermon sur la Montagne , semble dire l'équivalent de la Réponse d'*Abraham* au Mauvais Riche : *Vous êtes heureux , vous qui pleurés maintenant , dit-il , parce que vous serés dans la joie* !* Voilà le sort de *Lazare* , celui du Mau-

* Luc VI. 21.

Mauvais Riche vient ensuite, *Malheur à vous qui êtes maintenant dans la joie, car vous serez dans l'affliction* *. Le même principe de compensation de bonheur paroît déjà établi dans ce Sermon. Il est donc nécessaire d'examiner encore ces Sentences de J. C.

St. Matthieu en rapportant ce même Sermon, nous apprend à quelle occasion il fût prononcé. Il dit sur la fin du Chap. IV. qu'on amenoit à J. C. un grand nombre de Malades, & qu'il les guériffoit. C'est par rapport à cette sorte d'Affligés, qu'il dit, dès le commencement de son Sermon, *Heureux ceux qui sont dans l'affliction, car ils seront consolés* **. Il veut dire que les Maux dont ils gémissent étoient une circonstance heureuse pour eux, puis que c'étoit le motif qui les faisoit venir vers lui, & qui leur donoit lieu d'embrasser ensuite sa Doctrine.

Les Malades entendoient dire, que JESUS, par sa seule parole, guériffoit toutes sortes de langueurs. Ils alloient donc à lui, ou ils se faisoient porter sur son chemin. Il leur rendoit la santé, & par là ils avoient les plus fortes preuves de sa Mission Divine. Non seulement ils étoient témoins de ses Miracles, mais c'est sur eux mêmes qu'ils s'opéroient; ce qui ne laissoit aucun doute

I 2

sur

* Luc VI. 25.

** Matt. V. 4.

sur leur réalité. Rien de plus efficace pour convertir ces Infirmes, que de les guérir miraculeusement. Après leur guérison, ils croioient à l'Evangile, & se déclaroient les Disciples de leur Libérateur. On peut voir, dans l'Evangile de *St. Jean*, l'impression que fit sur l'Aveugle né, le Miracle qui lui rendit la vüe. L'Evangéliste remarque qu'il *crût en J. C. & qu'il l'adora* *.

Il est important de remarquer, que la plûpart de ces Béatitudes sont relatives au tems où J. C. prêchoit. Il y fait sentir le bonheur de ceux qui se trouvoient dans des circonstances favorables, pour embrasser sa Doctrine. Il ne faut point perdre de vüe cette position. *St. Luc* l'insinüe assez clairement. Vous êtes heureux, vous qui avés faim *maintenant*, vous qui gémissés *maintenant*, c'est à dire présentement que je viens anoncer l'Evangile aux Homes. Je croi que voila le Comentaïre le plus simple & le plus littéral de cette Sentence du Sauveur, qui a d'abord l'air d'un Paradoxe.

Malheur à vous qui riés. Pour vous, veut-il dire, à qui tout rit présentement, rien ne vous attirera vers moi, pour vous instruire des moiens du Salut. Votre prospérité vous endormira, elle enflamera vos passions, vous vous y livrerés, & elles vous rendront malheureux.

LET-

* Jean IX. 37.



L E T T R E

*Sur la construction & l'arrangement intérieur
d'une Eglise destinée à l'usage des Protestans.*

A Mr. FREDERICH OSTERVALD, *Membre
du Petit Conseil à NEUCHATEL.*

VOUS me demandez *quelle devoit être la construction & l'arrangement intérieur d'une Eglise, destinée à l'usage des Protestans ?* Qui, mieux que vous, pourroit définir une Question, qui en éfet mériteroit toute l'attention des Phisiciens & des Architectes ? Vous avez donné diverses preuves de vos conoissances en Mathématiques, &, après la Maison que vous venez de bâtir, qui pourroit vous refuser l'habileté d'un Architecte intelligent ? Personne ne seroit plus capable que vous, *Monsieur*, de remplir d'une manière avantageuse, pour le Public, une Chaire en Mathématiques, parce que personne n'a mieux sù saisir tout ce qu'elles ont d'utile pour la Vie civile. J'ai souvent eu regret de voir vos Talens devenir inutiles pour ce Public, qui auroit pû en tirer un si grand parti. Ainsi il y a, dans le Mon-

de, autant d'Hommes déplacés, que de ceux qui ne sont pas à leur place: Les premiers ne sont pas faits pour leur Poste, & les autres n'occupent pas ceux pour lesquels ils sont faits. L'ignorance des premiers paroît à découvert; l'habileté des seconds demeure inconnue, & souvent ainsi la Société ne tire parti ni des uns ni des autres.

Pour répondre à votre Question, *Monsieur*, je consulterai sur tout l'expérience, & je vous laisserai le soin de perfectionner mes idées par votre Théorie.

Je parts d'un premier principe, c'est que les Eglises des Protestans ne doivent pas servir au Spectacle, comme celles des Catholiques Romains. De là parmi eux ces grands Vaisseaux en longueur; de là ce triple rang d'Arcades ou Portiques; de là cette distribution des Aîles ou Bas-côtés de la Nef, du Chœur, des Chapelles dans le Pourtour; de là ces Eglises en Croix Grèques, dont la longueur de la Croisée est égale à celle de la Nef, ou de ces Eglises en Croix Latines, dont la Nef est plus longue que la Croisée.

M. Frézier, Ingénieur, & le R. P. Comte de moy ont savamment disputé, dans les *Journaux de Trévoux*, sur la forme ancienne & moderne des Eglises, & sur la manière de

de les construire ; mais ni l'un ni l'autre n'a eu assés d'égard à l'usage d'un Vaisseau, où un seul Home doit parler, avec le moins d'efforts, pour être vû facilement & être entendu distinctement du plus grand nombre possible. Quelque magnifique que fût l'Eglise, dont le Père *Laugier* Jésuite a tracé le Plan, dans son *Essai d'Architecture*, elle ne paroît nullement assortie à nos usages.

Un Home habile en plus d'un genre, & que ses malheurs ont rendu fameux, en avoit conçu une, qui auroit été, je pense, mieux acomodée à nôtre Service. Peut-être en aurez-vous vû, *Monsieur*, les Dessesins, tandis qu'il étoit à *Neuchâtel*. Il me les a fait voir ici ; on ne peut rien imaginer de plus magnifique ; Il seroit à souhaiter, que ces Dessesins eussent été finis, gravés. & publiés. Le Vaisseau étoit ovale, avec peu de différence entre les deux diamètres ; il approchoit ainsi d'une Rotonde. De toutes les figures ordinairement employées, je crois cependant, que la quarrée seroit la plus favorable. La capacité de cette figure est plus grande & le contour moindre que dans les parallelogrammes, dont on se sert le plus comunément.

M. *Frézier* croit, que la beauté, dans ce qui regarde les Arts, n'est qu'un effet du

préjugé des Nations ou de l'éducation ; ce qui n'a rien de constant, n'étant fondé que sur la Mode. Je ne saurois admettre cette décision. Dans tous les Arts, il y a un beau fixe, qui quelquefois, il est vrai, est sacrifié à l'influence capricieuse de la Mode. Le Préjugé ou la Mode, come le remarque le Père *Laugier*, peuvent acoutumer les yeux à des défauts, ou en afoiblir le sentiment ; mais ils ne peuvent faire naître des beautés. Le beau primitif est un point de perfection, qui résulte de l'assemblage d'un nombre, souvent indéfinissable, de qualités particulières. C'est sur tout l'usage & la destination qui règle, qui fixe, qui détermine invariablement la beauté. Mr. *Briseux* dans son *Traité du Beau essentiel*, a annoncé que c'est des seules proportions harmoniques, que les Edifices les plus généralement aprouvés empruntent leur beauté réelle. On ne peut nier, que les proportions ne contribuent à la beauté de l'Architecture. Mr. *Perrault*, qui a soutenu le contraire, ne l'a fait vraisemblablement, que par un Esprit de parti. Mais si ce genre de beauté est essentiel à quelques égards, non seulement, je crois qu'il n'est pas le seul, mais encore qu'il n'est pas essentiel à tous égards, & seulement par raport aux

Or-

Ornemens accidentels : De plus je ne pense pas qu'on puisse toujours déterminer l'espèce de proportion : Doit-elle être arithmétique ou géométrique, ou harmonique ? Voici donc mon second principe, & vous conviendrez, *Monsieur*, qu'il est fondé en raison ; rien ne peut-être arbitraire que ce qui n'a aucun rapport avec l'utilité ; il n'y a que cela qui puisse dépendre des règles, dont on est convenu. Ainsi une Eglise Protestante sera belle, dès qu'elle sera construite & arrangée de la manière la plus propre à sa destination. J'abandonne tout le reste à l'habileté & au goût des Architectes.

Je souhaiterois, que, sous la direction d'un Mathématicien, on enterprit quelque part une Eglise, dont le Pourtour fût terminé par deux Paraboles & l'Ordonnée, & qu'on essayât d'en placer la Chaire au Foyer.

— Vous savez, *Monsieur*, que la propriété géométrique de cette Courbe est, que le Carré de la Demi-ordonnée est égal au produit du Paramètre & de l'Abcisse, & par conséquent la Demi-ordonnée est toujours égale à la Racine carrée de ce produit. Telle est aussi la propriété mécanique de cette Courbe, qu'un petit Corps à ressort, partant du Foyer, & rencontrant un point quelconque de la surface concave de la Cour-

be par une ligne droite , se réfléchit par une autre droite parallèle , à l'axe , ou à l'Abcisse. L'application de cette propriété à la lumière est très exacte , & le fera sans doute à l'égard du son jusqu'à un à peu près , qu'il n'est pas aisé de définir. L'Echo , surface un peu concave , vis à vis de laquelle il faut se placer , à très peu près , pour entendre répéter les sillabes qu'on lui adresse , montre du moins qu'on peut appliquer au son , jusqu'à un certain point , la règle de la réflexion de la lumière.

La capacité d'une telle Eglise seroit suffisante avec un contour médiocrement grand ; car son Aire seroit égal aux deux tiers d'un parallélogramme , qui auroit pour base l'Ordonnée , ou la plus grande largeur , & pour hauteur l'Abcisse , ou la longueur de l'Eglise. Ainsi suposant le Foier à 4. pieds du sommet , & toute la longueur de l'Eglise , ou celle de l'Abcisse de 144. pieds , l'Ordonnée fera de 96. & l'Aire intérieure fera environ de 9216. pieds. En suposant que nôtre Eglise Françoise ait 125. pieds de longueur sur 75. de largeur , son Aire seroit de 9375. La différence entre ces deux nombres est , comme vous voyez , fort petite. Le circuit de l'Eglise parabolique ne seroit que de 8. pieds plus grand que celui de nôtre Eglise , elle ne contiendroit que fort peu d'Auditeurs de moins.

Vous n'ignorez pas, *Monsieur*, que le Son marche toujours d'un pas égal, à quelque distance qu'il s'étende. On l'a vérifié, à très peu de chose près sur des étendues de plusieurs lieues, par des coups de Canon, dont le feu ou la lumière avertissoit du moment où le Son partoit. On a trouvé qu'il faisoit environ 1050. pieds, dans une seconde: C'est une des plus nouvelles Expériences faite en *Amérique*, par les Académiciens que le Roi de *France* y avoit envoyé: Expériences faites sur une étendue de sept lieues. Supposé donc le Foier, où j'ai placé la bouche du Prédicateur, à quatre pieds de distance du sommet des Paraboles réunies, le Son aura eu 4. pieds à parcourir jusqu'à ce sommet, & 4. pieds pour en revenir près du Prédicateur, ce sera un Chemin de 8. pieds plus long que celui du Son direct. Ainsi la différence des tems ne sera qu'une cent trente & deuxième de seconde: Ce n'est là qu'une petite portion de l'intervale du tems entre deux sillabes. Par conséquent le Son réfléchi ne confondra point le Son direct d'une sillabe avec celui d'un autre. La différence sera encore moindre dans toutes les autres réflexions, qui se feront dans le reste du contour, ou de la capacité des Paraboles.

Je suppose les Murs tout au tour bien unis sans saillie. Les Sons réfléchis par ces Courbes, parviendroient ainsi à l'oreille presqu'en même tems que les Sons directs : Et si la surface opposée au Prédicateur étoit tapissée de façon qu'elle réfléchit très peu de Son, les Auditeurs de leur côté, en réfléchissant aussi très peu, on auroit un Son double sans confusion.

Voilà un Vaisseau, *me direz-vous*, qui seroit bien bizarre. Je laisse le soin, *Monsieur*, aux Architectes d'en cacher la difformité par des Ornemens. Un artifice bien simple seroit d'enfoncer la pointe ou le sommet des deux Paraboles réunies dans une Cour fermée, qui serviroit de Cimetière, ou à tel autre usage, & de ne présenter que la plus grande largeur fermée par l'Ordonnée : Frontispice qui seroit susceptible de tels Ornemens qu'on jugeroit à propos. Un autre artifice seroit de placer une Tour ou la Cloche au sommet des Paraboles.

Une figure plus bizarre encore, ce seroit celle que produiroit la Voute, si tout le Mur y compris cette Voute, étoit formé par la circulation de la Parabole autour de l'axe; ce qui doneroit moyen d'élever le Sol en Amphithéâtre, depuis les pieds du Prédicateur jusques vers la face opposée. Ainsi la
Voute.

Voute contribueroit sans contredit encore beaucoup à renforcer le Son, sans confusion, sans échos répétés, & sans réentissement. Pour éviter une trop grande élévation, on pourroit ne faire circuler la Parabole, pour former la Voute, que jusques à certaine distance du Prédicateur, par exemple, à 64. pieds, plus ou moins; de là faire une Voute plate. La plus grande hauteur de la Voute seroit alors de 32. pieds, au point où finiroit la révolution de la Parabole & où comenceroit la Voute plate.

J'ai dit, qu'avec cette construction ou quelque chose d'analogue, on éviteroit l'inconvénient des Echos répétés, qui done lieu à la confusion du son. Je suppose pour cela, que la bouche du Prédicateur placée au foyer de la Parabole ne s'en écarte dans les mouvemens que de 3. ou 4. pouces, & je crois que c'est là le *Maximum* des mouvemens permis. Considérons un écart de côté, de 3. pouces: Le plus grand changement dans l'Angle de réflexion come d'incidence, seroit celui qui arriveroit au raïon sonore tombant au sommet de la Parabole, qui seroit de 3. degrés 35. minutes. Ce raïon réfléchi tomberoit sur la face opposée à 9. pieds de l'axe, ou du point du milieu; il faudroit que la distance du sommet à l'angle opposé
fait

154 Journal Historique
fait avec la face & le mur latéral, fût 28.
fois aussi longue, pour que ce rayon atei-
gnit la surface de la Parabole & causât de la
confusion. On peut juger des autres rayons
par celui-là.

Il n'y auroit rien sans doute dans l'Ou-
vrage de Charpenterie de *Mathurin Jouffe*,
réimprimé en 1702. avec les additions de M.
de *La Hire* le Fils, sur la Charpenterie d'u-
ne telle Eglise. Mais elle ne seroit pas si diffi-
cile à imaginer ni à construire. Un Toit à
deux faces, avec une arrête, chaque face
aïant une double pente, pourroit la cou-
vrir; ce Toit, en s'abaissant à mesure qu'il
s'éloigneroit de la face, ne seroit point aper-
çû du devant de l'Eglise.

Il seroit à souhaiter que quelqu'habile
Homme examina cette idée, que je ne hazarde
que come une conjecture; car qui ne fait que
dans la pratique on rencontre souvent des
difficultés que la théorie n'avoit point oferte?

Quelle que soit la figure intérieure d'u-
ne Eglise Protestante le plus grand défaut
qu'il puisse y avoir, ce sont les Colones.
Des Colones de pierres, des Colones mas-
sives, & en général les Pilastres & tout Or-
nement en relief au dedans soit à la Voute,
soit au contour du Vase. Car de chacune
de ces parties saillantes, ou en relief, partent
à

à chaque instant des sons réfléchis de chaque syllabe, qui parvenant à l'Oreille plus tard que le Son direct, se confondent avec le Son de la syllabe suivante. C'est ainsi que dans l'Eglise du *St. Esprit* à *Berne*, quoique le Prédicateur, dont la voix est la plus faible, en ait assez pour fournir un son suffisant pour la remplir, cependant à moins de parler très lentement & d'une voix plus grave qu'aiguë, on ne peut-être entendu distinctement par tout.

Si l'on veut des Galeries, qui en éfet sont très comodes, en tant que sans augmenter le contour, elles augmentent considérablement le nombre des Places, qu'elles soient donc en bois, soutenues par des piliers dégagés; & si l'on veut des Ornaments en relief au Plat-fond & sur les Murs, Corniches, Piliers, Soubassemens, qu'ils soient en peintures: Avec quelle facilité ne peut-on pas tromper l'Oeil? Pourquoi en cas de besoin ne pourroit-on pas faire deux rangs de Galeries les unes sur les autres. Dans ce cas il faut qu'elles coupent en dedans les fenêtres qui en dehors doivent toujours être d'une pièce du haut en bas; car c'est un défaut, dans votre Eglise à *Neuchâtel* que ces fenêtres rondes, surmontées par d'autres fenêtres quarrées.

Pour

Pour déterminer exactement la raison de la longueur à la largeur d'une Eglise, qu'on voudroit en parallélogramme, come elles le sont presque toutes, il faudroit savoir dans quelle raison le son de la bouche se partage entre les endroits qui sont à côté & vis à vis du Prédicateur. Je ne sais si en gros on ne pourroit pas dire que ceux qui sont vis à vis entendront aussi bien à une distance double, que ceux qui sont à côté à une distance simple: D'où je conclus que la Chaire devoit toujours être placée dans une Eglise parallelogramme, au milieu de la plus grande dimension, pourvû que cette Chaire soit garnie ou fermée par derrière, suffisamment éloignée du Mur, pas trop élevée & couverte ou surmontée par un Dais convenable, & aiant vis à vis une surface qui ne donne lieu à aucun écho, ni à aucun réentissement.

C'est dans ce sens qu'elle est placée dans l'Eglise du *St. Esprit*. Mais dans ce cas il faut éviter la faute qu'on y a faite en la posant trop haut, vis-à-vis d'une porte, d'une fenêtre & d'une sorte de concavité, en forme de four, qui, je n'en doute point, ne contribue pas peu à rendre le son plus confus. On devoit donc toujours avoir soin d'élever vis-à-vis du Prédicateur un Tambour, un Paravent de bois bien unis, aussi élevé que lui,

lui, qui serviroit à double usage, à faciliter la réflexion de la voix sans confusion, & à garantir du froid, qui entre par les portes.

Il seroit à souhaiter qu'on eût essayé dans notre Eglise françoise, de placer aussi la Chaire dans le milieu de la plus longue dimension, au devant de la porte, vis-à-vis des Orgues, la Table pour la Comunion au pied. Le Prédicateur auroit été, je pense, plus distinctément entendu. La voix la plus foible y fait toujours un son suffisant, pour remplir tout le Vase, mais sans une extrême attention de la part du Prédicateur, sur tout quand l'Eglise n'est pas remplie, il devient confus, par la quantité de sons indirects & la multitude des échos. Lors que l'Eglise est bien remplie, soit parce que l'air inspiré & expiré perd de son élasticité, soit parce que les Habits empêchent ces réflexions, le Prédicateur avec moins d'effort y est plus aisément entendu. La Chaire auroit pu être adossée à une parois, élevée contre la porte, à une distance convenable. Le Mur vis-à-vis, auroit dû être couvert par les Orgues, & les Ornaments en menuiserie, qui les accompagnent, afin de prévenir les échos & le réentissement.

Vous comprenez sans peine, *Monsieur*, selon mes principes, que le Plat-fond ou la

Voute d'une Eglise Protestante, ne doit pas être extrêmement élevée. Dans cette élévation la voix se perd. C'est encore une raison, qui donne lieu à la confusion des sons, dans notre Eglise Française. Avant la réparation, le rétentissement étoit moins grand, parce que le Plat-fond étoit plein de fissures.

Je ne crois pas que la hauteur de la Chaire puisse facilement être fixée. Peut-être dépend-elle de la figure de l'Eglise, de l'élévation de son Plat-fond, de l'amplitude de son Contour. Mais en général, je crois que la plupart des Chaires sont trop élevées. Je n'hésite point de le décider, des trois Chaires que j'ai montées à *Berne*. Avant que de fixer une Chaire, ne conviendrait-il donc pas de faire plusieurs essais ? La chose en vaut bien la peine, puis qu'on ne doit aller à l'Eglise que pour entendre, & que le Prédicateur ne monte en Chaire, que pour être entendu.

Dans l'Eglise parabolique, un Dais au dessus de la Chaire seroit superflu. Le sommet de la Voute en parabole, qui ne seroit élevé, dans les nombres que nous avons pris, que de 8. pieds au dessus de la bouche du Prédicateur, seroit le Dais le plus parfait.

Dans les Eglises ordinaires en quarré plus ou moins long, où un grand nombre d'Auditeurs

diteurs font à côté de la Chaire, le meilleur
 Dais seroit celui qui ne seroit courbé en pa-
 rabole que dans le sens où il monteroit de
 derrière en devant; afin que le son, réfléchi
 contre le côté opposé de l'Eglise, fût porté
 parallèlement à l'horison, au lieu de se per-
 dre contre la Voute. Je ne le courbe pas
 paraboliquement de droit à gauche, de peur
 que cette courbure n'empêche le son de par-
 venir aux Auditeurs placés aux côtés de
 la Chaire. Moins il seroit élevé par dessus
 la tête du Prédicateur, & mieux renverroit-il
 le son aux Auditeurs vis-à-vis. Il est évi-
 dent, que rien ne doit pendre autour. Il
 ne l'est pas moins qu'il ne doit y avoir au-
 cune Corniche saillante en dessous. Si quel-
 que chose de si uni déplaît, qu'on ait re-
 cours à la peinture. Il ne fera pas mal que
 ce Dais peint; le soit en couleur claire, afin
 qu'étant si près du Prédicateur, il ne l'om-
 brage cependant pas trop. Par dessus, qu'on
 lui donne la forme de Pavillon, de Couronne
 fermée, de Console adossée, je n'empêche;
 mais par dessous, qu'il soit uni & plat.
 Plus le Plat fond de l'Eglise, come dans la
 nôtre, est exhaussé, plus il est nécessaire
 que le Dais soit étendu & abaissé près de la tête
 du Prédicateur. Mais les graces imaginaires,
 qui font le goût dominant des Homes du

Siècle, Esclaves aujourd'hui plus que jamais de la Mode, jureroient aparamment contre toute construction, où n'entreroit que la considération de l'usage. De toutes les formes de Dais la plus contraire à sa destination, c'est celle d'un Dais ceintré ou sphériquement concave. Je le répète, il doit être grand, plat, uni & le plus près que possible de la tête de celui qui doit être entendu, pour soutenir la Colone d'air qu'il pousse, pour qu'elle ne s'élève pas incontinent, pour aller rétentir contre les Plats-fonds. Feu M. Jacques Saurin, qui sentit bien-tôt le défaut des Chaires ordinaires, fit abaisser le Dais de celle de *La Haie*, où il prêchoit avec tant d'applaudissement. A son exemple, plusieurs Dais des Eglises de la *Hollande* furent agrandis & abaissés, & dès lors les Prédicateurs furent plus aisément entendus.

Une des principales raisons pour laquelle le Dais doit être proche de la bouche du Prédicateur, c'est afin que les sons qui l'atteindront à distances pareilles du point vertical, fassent avec lui de plus petits angles, & soient ainsi portés plus loin, au lieu de se réfléchir presque à plomb sur les Auditeurs les plus voisins de la Chaire, & qui ont le moins besoin de cette réflexion.

On pourroit donc couvrir nos Chaires
d'un

d'un grand Baldaquin dégagé, tout uni, qui, n'ayant pas le massif de nos Dais ordinaires, pourroit être plus grand sans choquer. Les Piliers ou Montans, qui le soutiendroient sur le derrière, serviroient d'Ornemens à la Chaire. En le faisant mince & léger, il ne seroit pas difficile de le construire, de sorte qu'il pût être haussé & baissé selon le besoin.

Si les Chaires étoient plus basses, placées seulement au dessus de la Sphère d'air, ou de cet Atmosphère que les Auditeurs agitent, il est évident qu'ils entendraient mieux. Qu'on en juge par les Théâtres. La plupart des Auditeurs sont plus élevés que les Acteurs, qui le sont peu au dessus de ceux qui le sont le moins, sur le devant du Parterre. De là vient que d'une voix ordinaire, ils se font entendre jusqu'au fond des Loges les plus éloignées. Ajoutez que le Vaisseau entier ne réentend pas côme nos Temples. Enfin le Plat-fond n'est jamais si élevé. La largeur de la Nef, détermine la hauteur des Eglises. S'il ne s'agit que de satisfaire l'œil, j'admets la règle; s'il faut faire attention à la destination de nos Temples, je la rejette absolument, autrement le Vase sera fort beau & le Prédicateur ne sera pas entendu au de-là d'une certaine élévation.

J'ai vû souvent à *La Haye*, en tems de Foire, un Théâtre Flamand, il étoit toujours plus élevé que celui de la Comédie Françoisé. Pourquoi? Parce que les Comédiens Flamands crioient & les François parloient. Dès qu'un Acteur crie, il ne sauroit déclamer. Une voix forcée ne peut plus être agréable; élevée au dessus de son ton, elle devient fausse & déplaisante. Pour asfortir le ton de la voix à la nature des choses, il faut que la voix soit naturelle. Tout éfort rend les inflexions impossibles, & conduit à la monotonie, ou à la cantilation. En s'éloignant de la Nature, on s'éloigne de l'expression de ses mouvemens. Il faut donc éviter, dans l'arrangement d'une Eglise, tout ce qui met le Prédicateur dans la nécessité d'élever ou de forcer sa voix.

Un Prédicateur du Désert se fait entendre quelquefois à 6. & 8. mille Auditeurs. Pourquoi? Parce que placé au bas d'une Colline en Amphithéâtre, la plupart de ses Auditeurs sont plus élevés que lui. On favoriseroit de même les Auditeurs, si on dispoit les Bancs en Amphithéâtre, depuis le pied de la Chaire. Ainsi sont-ils encore disposés dans les Sales de Comédie.

Si les Bancs étoient matelassés, couverts d'étofe ou de cuir, il y auroit moins de sons
réflé-

réfléchis dans nos Eglises, trop souvent vuides. Ces Bancs dégarnis donent lieu à la confusion du son. De là vient que nous sommes plus distinctément entendus, quand l'Auditoire est mieux rempli, pourvû qu'il soit tranquile.

Pour ménager les Places, il conviendrait d'abolir l'usage de ces Bancs à acoudoirs, & pour que tout le monde fut à l'aise, il faudroit des doffiers à tous les Bancs. La Table pour la Comunion devoit toujours être au dessous de la Chaire, afin que tous les Bancs fussent dirigés du même côté, & qu'on ne fût pas obligé, les jours de Comunion, à des changemens, qui ne se font jamais sans embarras & peut-être toujours avec quelque indécence. On range un Jardin avec régularité, & nos Eglises sont presque toujours dans la confusion. Les Bancs devoient être distribués avec simétrie, par Compartimens ou par Parquets avec des Allées suffisantes. Par là on ménageroit encore le terrain & l'œil seroit mieux satisfait,

Je souhaiterois aussi, qu'on eût plus d'égard à la propreté & à la comodité dans nos Eglises. J'y verrois avec plaisir tous les genres d'Ornemens, dont la Superstition ne sauroit abuser. Et puisque j'en ai banni les reliefs de l'Architecture & de la Sculpture,

il ne reste que la Peinture, qui peut être mise en œuvre pour les imiter. Sur tout il conviendrait qu'on y fût à l'abri du froid, qui sert si souvent de prétexte pour les abandonner, pendant les rigueurs de l'Hiver. On pourroit employer pour cela, des Tambours, des Paravens & des Portières. Un Seigneur Baillif, qui a rendu sa Préfecture remarquable, par plus d'un Etablissement sage, a fait un retranchement dans l'Eglise-Cathédrale de *Lausanne*; il en a formé une Chapelle bien fermée, qui sert aux Exercices de la Semaine en Hiver. En consacrant ce qui étoit autrefois le Cœur de l'Eglise des *Dominicains*, & qui est encore atenant à notre Eglise Françoise, on auroit pû nous procurer le même avantage.

Vous n'attendiez sans doute de moi, *Monsieur*, que quelques Observations abrégées, & voilà une longue Lettre, qui peut être vous aura fatigué: Que de choses à réformer dans le Monde, que nous ne réformerons pas! Les uns font, dans leur Cabinet, des spéculations infructueuses: Les autres commandent & font exécuter: Les premiers manquent de pouvoir, pour réaliser leurs idées; les derniers, occupés de l'action ne prennent pas toujours le temps d'examiner les idées des Spéculatifs? Que chacun garde
modest.

modestement son partage : Laissons aller le Monde come il va. Je suis content, pourvu que vous continuiez, *Mon cher Monsieur*, à m'aimer & que vous vouliez bien agréer l'assurance de l'attachement tendre & inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être &c.

BERTRAND.



AUX EDITEURS

*En leur envoyant la Lettre suivante sur
L'AMITIE'.*

MESSIEURS.

TRop peu Philosophe, pour me suffire à moi même, je trouve cependant en moi la cause de mes plaisirs, la Sensibilité. L'Amitié fit toujours le charme de ma vie, & si l'Amour me fit éprouver ses rigueurs, je su m'en dédomager dans les bras de mes Amis. Mes Amis, voilà mon Trésor, voilà la source de ma joie, voilà ce qui me fait aimer la vie. J'ai peu de goût pour le Monde, beaucoup pour la retraite : Je m'y entretiens avec mon Cœur ; le sentiment fait le sujet de ces Entretiens. La sombre mélancolie ne trouble point mon aimable retraite : La Compagnie de mes Amis en occupe agréablement

nt le loisir, & en leur absence même, je
le souvent avec eux, je leur comunique
s pensées; c'est ce qui fait la matière de mes
stres. Père trop indulgent, j'en ai sorti une
l'obscurité, pour la mettre au jour; si elle
outient, je continuerai de l'être; mais si
ne peut supporter la Lumière, je devien-
i plus sévère à l'égard des autres &c.

LETTRE sur l'Amitié, à M. G**.

On ne distingue pas assés le Devoir du
Sentiment. La Charité envers le Pro-
in, la Bienveillance universelle, la
conoissance envers nos Bienfaiteurs sont
Devoirs que l'on peut avec raison re-
mander. Mais l'Amitié, cette douce union
fait naître un heureuse Simpatie, &
mour qu'excite dans nos Cœurs la beauté
torieuse de la Philosophie la plus austère,
mour & l'Amitié, dis-je, ne sont point des
voirs, ce sont des Sentimens, & des Sen-
mens ne peuvent être comandés: Cepen-
t, il n'est pas rare d'entendre de froids
clamateurs prêcher la nécessité & les de-
rs de l'Amitié.

J'entendis, il y a peu de jours, traiter
te Matière intéressante par un de nos Pré-
ateurs. On conoit ordinairement ceux
savent aimer, à la manière dont il par-
lent

lent des Sentimens qui les animent. Tout anonça chez lui un Cœur sensible, & je ne doute pas que bien des Gens ne souhaitassent de contracter avec lui l'union dont il prêchoit les douceurs & les avantages.

Il lui eût été difficile de trouver dans nos Livres sacrés un Comandement exprès d'avoir des Amis. On en trouve beaucoup qui nous obligent d'aimer nôtre Prochain; ce sont les derniers Ordres de nôtre Sauveur, ces Ordres si respectables pour un vrai Chrétien. Mais il faudroit ne point conoitre le Sentiment dont nous parlons pour le confondre avec l'Amour que J. C. nous recommande. Celui-ci n'est autre chose que cette Vertu, qui nous porte à souhaiter & à faire du bien, autant que nous le pouvons, à tous les Homes. L'Amitié est un Sentiment moins étendu & plus vif, qui nous fait envisager les intérêts de nos Amis, come les nôtres, & qui ne nous permet de goûter de plaisir & de bonheur, que ceux que nous pouvons partager avec eux.

L'Amour du Prochain ou la Charité nous oblige bien de faire part de nos avantages à nos Frères; mais elle ne nous donne aucun droit sur ce qui leur appartient. L'Amitié, en nous faisant partager avec nos Amis nos avantages, nous met aussi en possession de ceux dont ils jouissent.

L'Amour du Prochain nous engage à répandre sur lui nos bienfaits , mais il nous défend de le rendre participant de nos misères. L'Amitié nous fait partager avec nos Amis & nos biens & nos maux.

L'Amour recommandé est un Devoir universel ; tous les Hommes en font l'objet, L'Amitié ne rassemble sous ses doux Nœuds, qu'un petit nombre d'Amis : C'est un Nœud qui devient plus lâche à mesure qu'il s'étend d'avantage ; c'est un Ruisseau qui sort d'un grand Fleuve pour venir arroser quelques Prairies. Le premier s'étend à tous les Mortels , même aux plus méchans des Hommes : Celle-ci ne sauroit unir que des Cœurs vertueux ;

*Il n'est point , sans vertu , d'Amitié véritable
Et la seule Vertu peut rendre un Homme aimable.*

La Vertu nous dispose à l'Amitié ; la Vertu la fortifie & à son tour l'Amitié nous y conduit & souvent nous y ramène.

Enfin nous devons aimer nôtre Prochain come nous mêmes. Nos Amis nous sont plus chers encore. Il n'appartient qu'à de vrais Amis de bien juger de ce dernier trait.

L'Amour du Prochain ou la Charité est un grand Arbre, toujours chargé de Fruits ,
dont

dont les Branches, s'embrassait les unes les autres, forment un Berceau, qui sert d'Azyle à tous les Mortels. Les Zéphirs agitant ses Branches fertiles, leur en dispersent les Fruits: Ces Zéphirs, ce sont ces Ames genereuses, qui aiment à compter leurs jours par leurs bienfaits. Un Rameau, foible dans son origine, se fortifie à mesure qu'il s'élève au dessus des autres Branches; sans se mêler avec elles; les Fleurs parent les Fruits dont il est chargé; c'est l'Amitié.

Si l'on fait attention à la manière dont se forment les Amitiés, on verra bien-tôt qu'on ne peut y forcer personne. Dites nous, illustres Amis, quels furent les comencemens de cette union, qui fit vôtre bonheur pendant vôtre vie, & qui vous fait vivre après vôtre mort? Je ne me persuade pas qu'elle ait jamais été le fruit ni des Leçons ni des Préceptes; ce seroit même afoiblir le charme d'un si doux Sentiment, que de le rendre nécessaire: La contrainte rend le devoir pénible; la liberté le rend facile, elle adoucit les peines & avec elle les Epines sont des Fleurs.

Même âge, mêmes goûts, mêmes penchans, mêmes inclinations, même Cœur, Cœur vertueux, Cœur sensible, Cœur né pour aimer, voilà les principes de l'Amitié.

Comment donc me feroit-on un devoir d'un Sentiment, qui ne dépend pas de moi ? Que l'on me exhorte à l'Amitié, mon Cœur ne sauroit obéir, que l'on m'en vante les douceurs, on me les fera désirer; mais qu'on me donne un Ami & je promets d'aimer.

Il n'est donc pas surprenant, que l'on ne trouve aucun Précepte à ce sujet dans l'Écriture Sainte. Celui qui inspira les Écrivains sacrés est aussi celui qui a formé nos Cœurs: Il fait bien sans doute, qu'il ne dépend pas de nous d'y exciter des sentimens qui exigent un objet différent de nous mêmes, capable de les faire naître. Aussi notre Prédicateur se borna t'il à un Exemple. Il auroit pu prendre celui de *Jonathan* & de *David*; mais il nous proposa pour modèle une Amitié plus parfaite encore: C'est celle qui unissoit *J. C.* & *Lazare*.

Que j'ambitionnai ardemment le bonheur de *St. Jean* & de *Lazare*! Amis du Sauveur, ils jouissoient en sa personne de toutes les douceurs qu'on goûte en aimant. Confiance parfaite; son Cœur leur étoit ouvert. Il leur laissoit lire dans ce Cœur pur & sincère, & de leur côté, ils pouvoient verser dans son sein leurs soupirs & leurs larmes. Franchise, Candeur, il ne loüoit point en eux des Vertus imaginaires: Ses Discours étoient un

Miroir

Miroir où se peignoient leurs Vices à côté de leurs Vertus. Enfin , & c'est ici sur tout que l'Amitié devient utile, Avis, Conférs, Bons Exemples , ils trouvoient tout cela en *Jésus*. Quel Trésor possédoient en lui & *Lazare* & *St. Jean* ! J. C. qui lisoit au fond des Cœurs, conoissoit la sincérité de leur Amitié : Il en lisoit de ses propres yeux les caractères : Il conoissoit leurs besoins & pouvoit les prévenir. Enfin , l'Amour qu'il leur portoit étoit mille fois plus vif & plus tendre, que celui que les Homes ont ordinairement les uns pour les autres. Ce Commerce avoit donc des douceurs bien supérieures à celles des Amitiés ordinaires.

Après avoir quelques momens arrêté mes regards sur une union si parfaite & si désirable, un retour sur moi même me fit sentir combien j'étois heureux , en pensant que je possédois en vous tout ce qui peut flater un Cœur sensible : Mon Cœur fit le tableau d'un fidèle Ami ; vous en étiez l'Original.

Il traça les caractères d'une vraie Amitié ; je les trouvai dans mon Cœur : Il en peignit les heureux états & vous me les faites éprouver.

Il n'est pas rare qu'après avoir fortement, mais assés inutilement exhorté les Homes à l'Amitié, on leur en prescrive les devoirs.

Mais

Mais font ce des Amis qui nous prescrivent les devoirs de l'Amitié ? Ignorent ils que ce qu'ils appellent Devoirs n'en font que les Caractères ? Il n'est pas moins ridicule de les dicter à un Ami, que de recomander l'Amitié à des Gens, qui ne la conoissent pas.

Qu'est ce en éfet que le Sentiment dont nous parlons ? C'est une union si parfaite, que rien ne peut l'alterer ; qui nous fait partager avec nos Amis, nos Biens, nos Avantages, nos Plaisirs & leurs disgraces ; leur sacrifier nôtre repos, nôtre vie même ; une union qu'accompagne la confiance, la sincérité, la franchise ; une union enfin, qui a pour fondement la Vertu.

Voilà les vrais caractères de l'Amitié ; c'est là l'Amitié même. Ils ne peuvent donc en être les Devoirs, puisqu'ils en font l'Essence. D'ailleurs, ou ceux à qui l'on parle sont eux mêmes de véritables Amis, & alors il est absurde de les exhorter à en avoir les caractères ; ou, nés insensibles, ils ne conoissent pas les douceurs d'un sentiment si délicieux, & dans ce cas, vos Exhortations les en éloigneront, bien loin de les y porter. Que l'on dise à des personnes, jusques ici insensibles, qu'un Ami doit tout sacrifier à un Ami, partager avec lui tous ses avantages, le secourir dans sa misère, vous leur

en

en faites un Sentiment à charge, vous le leur rendés odieux : Il faut déjà être Ami pour goûter vos Leçons, & si on l'est, elles deviennent inutiles.

Parlés aux Homes des douceurs de l'Amitié ; tracés leur le tableau des avantages qu'elle procure & de ses heureux éfets ; peignés leur cet Ami, trouvant dans son malheur des ressources assurées dans un autre lui même ; comparés son état avec celui d'un Mortel isolé, indiférent aux autres, à charge à sa propre existence. Après cela, rendés les propres à l'Amitié, rendés les vertueux, vous les verrés s'y porter d'eux mêmes & devenus Amis, ils ne manqueront pas d'être constans, sincères, zèlés, officieux.

Mais je m'aperçois que je me suis livré trop long-tems au plaisir de parler de l'Amitié à un Ami. Par un éfet d'amitié pour soi même, dirai-je, ou d'amour propre, l'on s'entretient assés volontiers de ce qui fait nôtre félicité. Je ne veux être connu que de vous, & pour cela il me fufit de me dire,

Vôtre fidèle Ami.



A MR. DE C***.

*sur quelques Endroits des Ouvrages de Mr.
DE VOLTAIRE.*

Plus je lis les Ouvrages de Mr. *de Voltaire* ; plus je les goûte ; étendue de Connoissances , précision , élégance dans le Stile , force énergie & noblesse dans les Pensées ; cet illustre Auteur réunit presque tous les talens , & n'est pas moins propre à instruire qu'à plaire. Cependant , quelle foule de Critiques & de Censeurs ne se sont pas élevés , contre lui , sur tout depuis quelques années ? Il n'y a pas jusqu'au plus petit Ecrivain , qui n'ait essayé de lui donner quelque coup de bec ; mais les traits qu'on lance contre le soleil ne vont pas jusques à lui : Cela n'a pu laisser de répandre quelques nuages sur sa si belle vie. Il faut aussi convenir que Mr. *de Voltaire* a donné quelquefois prise sur lui-même , & qu'il s'est cruellement vengé de ses adversaires , en leur rendant injures pour injures : A l'entendre ; les invectives ne devoient jamais être permises entre Gens de lettres , écoutons le , lui même. *Les Auteurs* , dit-il , *qui veulent apprendre à penser aux autres*

Ho-

Hommes, doivent leur donner des exemples de politesse, come d'éloquence, & joindre les bien-séances de la Société à celles du Stile. Faut-il que ceux qui cherchent la gloire courent à la honte, par leurs querelles literaires, & que les Gens d'esprit deviennent souvent la risée des fots?

Remarqués que Mr. *de Voltaire* écrit ceci à l'Abé *Des Fontaines*, avec qui il eût ensuite la Dispute la plus aigre, & la moins délicate: Tant-il est vrai qu'il est plus aisé de donner des Préceptes de modération & de politesse, que d'en fournir l'exemple, & de servir de modèles. Aujourd'hui, ataqué de toutes parts, * & presque sans azile, je crois voir *Marius* assis sur les ruines de *Carthage*. Toujourn grand, même dans l'adversité, & supérieur à tous les Evénemens.

Ce n'est pas dans cette seule occasion, que Mr. *de Voltaire* s'est, en quelque sorte, démenti lui-même: Il a bien changé de langage depuis quelque tems. Il écrit aujourd'hui qu'il n'y a plus de goût en *France*, que les Sciences & les Belles-Lettres y sont sur leur déclin, & que la décadence est très sensible **.

L 2

Un

* Cette Lettre a été écrite dans le Mois de Septembre dernier.

** Les *Despréaux*, dit il, les *Racines*, les *la Fontaines* ne sont plus. Nous avons perdu avec eux le bon Gout qu'ils avoient introduit parmi nous.

Un Anonime l'a relevé assez bien sur ce sujet dans le *Journal Helvétique* de Juin 1754. Mr. de *Voltaire* parloit très différemment en 1731. Voici ce qu'il écrivoit ; J'ai entendu dire souvent en France que tout est dégénéré, & qu'il y a en tout Genre, une disette d'Hommes étonante, cependant, quel est le Siècle où l'Esprit humain ait fait plus de progrès que parmi nous ? L'Esprit de raison pénétre si bien, dans les Ecoles, qu'elles comencent à rejeter également & les absurdités inintelligibles d'Aristote, & les Chimères ingénieuses de Descartes. Combien d'excellentes Histoires n'avons nous pas, depuis trente ans ? Il est vrai qu'on n'ose l'avouer tout haut, parce que l'Auteur est encore vivant ; & le moïen d'estimer un Contemporain, autant qu'un Homme mort, il y a plus de deux cent ans ! Personne n'ose convenir franchement des richesses de son Siècle. Nous sommes come les Avarés qui disent toujours que le tems est dur. Mr. de *Voltaire* est du nombre de ces Avarés, car il s'écrie aujourd'hui, Pourquoi ma Patrie n'est-elle plus la Patrie & de la Gloire & des Talens ? C'est peut-être parce qu'il ne l'honore plus de sa présence ; mais il continue à écrire, & à publier de nouveaux Ouvrages. À la vérité, come il ne fait plus son séjour à Paris ; peut-être ses Productions se ressentent-elles un peu

peu du terroir. Du moins, c'étoit le rapproche que faisoit Mr. de *Voltaire* lui-même au célèbre *Rousseau*. Voici les Vers qu'il lui adressa ;

*Vous qui voulés être chéris
Du Dieu de la double Montagne,
Faites tous vos Vers à Paris,
Et n'allés pas en Allemagne.*

Bien des Gens disent, *Hors de la Capitale*, rien de parfait, come hors de Rome point de Salut. On prétend que le Génie se rouille dans les Provinces ; mais Mr. le *Franc* a fort bien réfuté cette opinion ; & il est lui-même un exemple du contraire. Mr. de *Voltaire*, en est encore une preuve, car il est certain qu'il a fait de très bons Livres, depuis qu'il n'est plus à *Paris*. L'Air, & le Climat étrangers ne peuvent pas tellement influer sur l'Esprit & sur les Talens, qu'ils les fassent décliner sensiblement. Un beau Génie a de grandes ressources en lui-même ; il peut aisément se passer d'apui & de secours : Mais s'il en avoit besoin, il n'en manqueroit pas, dans de bones Villes. *Corneille* fait dire à *Sertorius*,

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Mr. de *Voltaire* pourroit dire aussi que *Paris* est par tout où il est. Ceci antène na-

turellement une Question proposée par Mr. de *Voltaire* ; dans une Préface de son *Temple du Gout*. Il demande, *Si les Arts se plaisent mieux, dans une Monarchie que dans une République ?*

Il semble d'abord que le Terrain d'une République soit beaucoup plus favorable aux beaux Arts, & qu'ils doivent y naître, & y fleurir avec plus de facilité, & de succès. En effet, Amis & Compagnons de la Liberté, ils aiment à croître à l'abri d'un Gouvernement doux & équitable. Les Etrangers, attirés par la prospérité de l'Etat, l'augmentent encore, en y portant leurs Talens & leur Industrie : L'Emulation des Citoyens est excitée par l'exemple, & par le succès. Les anciens Habitans font leurs efforts pour n'être pas surpassés par les nouveaux, & pour soutenir & accroître leur réputation, leur crédit, & leur fortune. Cette espèce de rivalité & de concurrence est certainement au profit des Beaux-Arts, & en avancent les progrès. On peut ajouter, contre ce que dit le fameux Auteur de l'Esprit, des Loix, que l'honneur est beaucoup plus vif chés un Peuple qui goute les charmes de la Liberté, que chés un autre, qui gémit sous le poids de l'Esclavage, & qui épouise sa force à briser ses Fers. Les Républicains, animés par l'abondance,

dance, que procure un sage Gouvernement, osent penser, parler, agir, & prendre l'effort : Ils essaient tout, parce qu'ils peuvent aspirer à tout. Leur Esprit dégagé, pour ainsi dire, des liens qui captivent celui des Sujets d'une Monarchie, & délivré de la crainte de la servitude, s'élève jusqu'aux principes des Arts, & s'applique aux moïens de les perfectioner. Les efforts qu'il fait pour acquérir des Connoissances, & pour éfacier ses Rivaux, augmente sa vigueur, qui est encore excitée par les grands Objets, sur lesquels il est permis de s'exercer dans une République. Elle ouvre à l'Eloquence une noble & vaste carrière. C'est ce qui a rendu *Démotbènes* & *Cicéron* les premiers Orateurs d'*Athènes* & de *Rome*. Liberté, Patrie, Noms chers & sacrés, quels Sentimens généreux, quels Discours sublimes n'avez vous pas inspirés ! Ceux qui pensent que les Arts trouvent un azile plus sur & plus agréable dans un Etat Monarchique, que dans le Républicain, ne manquent pas de bones raisons : Il est certain d'abord, qu'en général les Etats Monarchiques sont apuiés sur des fondemens plus solides que les Républiques, qui sont souvent agitées par des Dissentions Civiles, & sujettes à plusieurs Révolutions : Or rien n'est plus contraire au progrès des

Arts, que ces Mouvemens tumultueux & ces violens orages, qui tournent tous les Esprits du côté des Armes, ou de la Politique. On ne pense gueres à orner son Ame, & à étendre ses Connoissances, quand il faut être uniquement occupé à défendre ses biens, sa liberté, ou sa vie. Lors qu'on a le bonheur de vivre, sous le Gouvernement d'un bon Prince, d'un Prince qui aime les Beaux-Arts, tous ses Sujets jouissent de la prospérité qu'il fait naître. C'est ainsi que sous l'Empire d'*Auguste*, on vit fleurir tous les Arts. C'est ainsi que le Soleil répand par tout sa chaleur & sa lumière. C'est ainsi, que sous le Règne de *Frédéric*, qui ne conoit pas moins bien les Livres que les Homes, la *Prusse* n'est pas moins illustre par les Sciences, que par ses Conquêtes. Elle est devenue la Patrie de tous les Arts.

Il est certain qu'un Roi éclairé, est plus en état de former de grands Etablissmens, & d'étendre ses vûes, qu'une République bornée aux soins de sa conservation, & dont l'Esprit est l'Oeconomie. On a vû éclore sous le Règne de LOUIS XIV. un très grand nombre d'Académies, qui come des traits de lumière, ont dissipé, de toutes parts, les ténèbres de l'Ignorance. Il est vrai qu'un
Ecrivain

Ecrivain célèbre * assure, qu'en parcourant les fastueuses Recherches de toutes les Académies, il n'y voit que d'ingénieuses subtilités, peu conformes à la dignité de notre être. L'Esprit est exercé, dit-il, mais l'Âme esclave ne fait que ramper & languir. On ne doit pas tout à fait le croire sur sa parole: Combien d'Observations & de Découvertes importantes ne doit on pas à l'Académie des Sciences. Le Luxe même, qui est plus toléré dans une Monarchie, que dans une République, où il devroit être sévèrement défendu, parce qu'il détruit l'égalité, & que ceux que le Luxe ruine ou abaisse, ont moins de ressource pour se relever; Le Luxe, dis-je, contribue au progrès de plusieurs des Arts, come de l'Architecture, de la Musique, & de la Peinture. Aussi a t'on remarqué que la plupart des grands Artistes, & même des grands Poètes, font nés dans le sein d'une Monarchie, mais non dans la Capitale. Pour réussir, &

por-
* Mr. Jean Jaques Rousseau, Citoyen de Genève. Il est surprenant que ce fameux Auteur n'ait point aperçû que les Sciences ont détruit la superstition, & rendu les Mœurs plus douces. En 754, il y eût un Concile tenu à Constantinople où l'on décida que la Sculpture & la Peinture étoient des Arts idolâtres & détestables; mais aussi ce Siècle vit-il régner l'Ignorance & la superstition les plus grossières. On pourroit ajoûter qu'il fût aussi le Règne de la férocité la plus barbare.

porter les Arts à une certaine perfection, il faut non seulement être animés par le desir de la gloire, mais il faut encore être soutenus & encouragés par l'espoir de la récompense. On travaille mal à son aise, quand on est inquieté par le besoin, & come opressé par le poids de la Misère. Les Arts cherchent le repos & l'abondance. Un Souverain éclairé & généreux peut seul mettre les Savans, les Poetes; & les grands Artistes à l'abri de la disette, leur assurer un doux loisir, & attirer, come le dit *Despreaux*, Phébus de l'Hôpital.

Mais rien n'est plus contraire au progrès des Sciences & des Beaux-Arts, rien n'abaisse plus le Génie, qu'un Esprit d'intrigue & de cabale. Peut-on étendre ses connoissances, perfectioner son goût & ses talens, quand on est tout occupé à oposer la brigue à la cabale, & qu'on ne répond à un Libelle que par un Libelle? Mr. de *Voltaire* dit, dans son *Temple du Goût*, qu'il voudroit qu'on pût retrancher, des Ouvrages de nos meilleurs Auteurs, des Pièces, très médiocres qui leur sont échappées: Moi, je fouhaiterois fort, pour l'honneur d'un Ecrivain aussi estimable, & aussi illustre que lui, qu'on pût supprimer de ses Oeuvres, plusieurs Ecrits fatiriques & mordans, qui deshonnorent la

Ré-

République des Lettres, & dont il auroit honte lui même, s'il les lisoit de sang froid, Je voudrois de la décence & de la dignité dans les Disputes littéraires, & que le plus bel Esprit se montrât aussi le plus honnête-Homme.

Les Beaux Génies, les Grands Hommes, devroient avoir en horreur, ce caractère d'intrigue si opposé à la probité, mais plus encore ces invectives, & ces calomnies qu'on met à la place des raisons, & qui prouvent seulement l'orgueil de ceux qui les emploient contre leurs adversaires, & leur tempérament aigre & emporté.

Un Ecrivain sage & modeste qui conoit le prix de la vraie gloire, ne songe à s'avancer que par le mérite seul de ses Ouvrages, au hazard d'être supplanté par des Rivaux très inférieurs, qui n'obtiennent la préférence que par des suffrages mandiés, & dont la réputation fragile & passagère tombe avec l'appui qui la soutenoit.

Si le Gouvernement sage & légitime d'un Prince équitable, éclairé, & généreux, est favorable aux Beaux-Arts; il n'en est pas de même d'un Gouvernement arbitraire & despotique. Une Nation acablée sous le fardeau des subsides, qui jouit à peine du nécessaire, & qui gémit sous le poids de la

Misere publique, peut-elle exercer son Esprit & ses Talens, peut-elle élever son Ame à de grands Objets ? L'Orateur, sans cesse intimidé & gêné par la crainte de déplaire au Souverain, à ses Ministres, ou à ses Flateurs, n'ose sortir du petit Cercle que la volonté du Prince, lui a tracé. Loin d'être l'organe de la Vérité & de la Justice ; il est come forcé à prêter sa Voix & la Plume au Mensonge, ou à l'Iniquité. La noble & libre Eloquence, resserrée & avilie par la servitude, perd ainsi sa force & sa Majesté.

Aussi a-t-on vû tous les Beaux-Arts se dégrader & s'anéantir sous le Règne absolu & arbitraire des Empereurs Turcs : Leur Victoire a été le triomphe de l'Ignorance & de l'Erreur. Leurs Conquêtes n'ont pas été moins funestes aux Arts & aux Sciences qu'aux Peuples vaincus. Qu'est devenue la Grèce, jadis si florissante, moins par les Armes, que par l'éclat que lui donoient les Beaux-Arts ! Athènes, en particulier, qui en étoit pour ainsi dire le domicile, opprimée sous un Joug tyrannique, a perdu tout son éclat ; elle n'est plus couverte que de débris & de ruines, qui font en même tems un Monument de son ancienne splendeur, & du néant, où elle est tombée.

Je serai beaucoup plus court sur quelques au-

autres. Questions que proposent Mr. de Voltaire.

*La Critique est-elle plus utile que nuisible ?
Y a-t'il quelque distinction à faire entre le Critique & le Satirique, entre l'Imitateur & le Plagiaire, entre l'Homme de Talent & l'Homme d'Esprit ?*

Cette distinction n'est pas si fine qu'on ne puisse la trouver. Le Critique est celui qui, ayant examiné les défauts d'un Ouvrage, les relève avec goût, & avec justesse; mais qui n'est pas moins attentif à louer ce qui est beau, qu'à blâmer ce qui ne l'est pas. C'est dans ce sens que le Père Porée a dit, que les Critiques sont aussi nécessaires dans la République des Lettres, qu'une Cour de Justice l'est dans un Etat policé. Mais il ne faut pas que l'Envie dicte la Critique, & que la Partialité ou l'Ignorance prononcent l'Arrêt.

*Cœurs jaloux, à quels maux êtes vous donc en proie ?
Vos chagrins sont formés de la publique jote :
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un Poison pour vous.*

V O L T A I R E.

Il est certain, que si, une Critique juste & modérée excite l'émulation, développe les talens, & hâte les progrès des Gens de Lettres, une Critique mordante & partielle n'est propre qu'à semer de ronces & d'épines la vaste

vaste

vaste & pénible carrière des Sciences , & à rébuter ceux qui auroient le plus de disposition à réussir ; sur tout , les jeunes Auteurs , que leur âge rend timides. Tel un Vent impétueux fait avorter les plus belles Fleurs , & ternit leur éclat naissant. Rien ne dégrade plus les talens , rien ne rétrécit plus l'Esprit , que cette basse jalousie , qui peint les Objets des plus noires couleurs , & les défigure. La moitié de la Vie se passe à défendre notre réputation , & l'autre moitié à ataqer celle d'autrui. Le Cœur s'aigrit , l'Esprit s'aveugle , on n'écoute plus les Conseils de la Justice & de la Vérité. On ne fait que trop ; par une funeste expérience , combien un tel penchant est dangereux & dans quel abîme il peut nous conduire. Peut-il sortir quelque chose de bon d'une source si mauvaise ? Si le fameux *Roussseau* , si l'illustre *Voltaire* avoient employé à faire d'excellens Ouvrages le tems qu'ils ont consumé à se critiquer , & à s'insulter réciproquement , ils auroient travaillé bien plus utilement pour leur gloire & pour le Public , & ne se seroient point avilis eux mêmes. Que j'aime à entendre Mr. de *Voltaire* , lors qu'il dit.

*Qu'il est doux qu'il est grand de se dire à soi même
Je n'ai point d'Ennemis , j'ai des Rivaux que j'aime :
Je prens part à leur maux , à leur gloire , à leur biens ,
Les Arts nous ont unis ; leur succès est le mien.]]]*

Un Cœur rongé par l'Envie ne raisonne point ainsi ; sa Critique prend tous les Caractères de la Haine ; elle infecte tout ce qu'elle touche ; elle cherche malignement les défauts d'un Ouvrage , & nous en dérobe les beautés. C'est ainsi que la Haine prête des crimes à l'Innocence , pour avoir le cruel plaisir de la noircir.

*La Haine en sa fureur lui suppose des Crimes ;
Pour avoir droit de se venger :
Tel un Prêtre inhumain dévoroit les Victimes ,
Qu'il venoit d'égorger.*

Lors qu'on examine, de sang froid, les invectives grossières qui échappent souvent dans la chaleur de la Dispute, on en a honte soi-même. Tandis que l'Amour, propre entêté de ses Opinions, chicane celles des autres, & vécille sur des bagatelles, la vie s'écoule ; ces jours ténébreux, passés dans l'agitation & le trouble, ne nous sont pas moins comptés que ces jours tranquilles & sereins qu'éclaire la pure lumière de la Vérité. De la Critique à la Satire il n'y a qu'un pas ; mais ce pas suffit pour les séparer. Je viens de tracer le caractère du Critique, faisons celui du Satirique, on en verra mieux la différence.

Le Satirique est celui qui censure aigrement les défauts de l'Esprit, & les Vices du Cœur

Cœur, & qui, trempant son pinceau dans le fiel, fait un portrait odieux de celui qui est l'objet de sa Censure. Ainsi, on dira de *Boileau* qu'il a fait de bones Satires, si l'on ne fait attention qu'à la versification & aux Pensées; mais que sa Censure est souvent injuste; amère.

*Du Parnasse François, ce fameux Satirique
Gémit de ses traits odieux :
Et d'avoir, du poison de sa veine caustique,
Profané la Langue des Dieux.*

Ce qui a donné du prix a ses Satires, c'est le nom des Auteurs critiques; alors fort connus; & que la Malignité se plaisoit à décrier: On convient d'ailleurs assés unanimément, que les Satires de *Despréaux* valent moins que plusieurs de ses Epitres, & que son Poème du *Lutrin*. A l'égard de son *Art Poétique*, c'est un Chef-d'œuvre où l'on trouve l'exemple de chaque Genre de Poësie, en même tems que le précepte.

Jé ne dirai presque rien des Satires de *Regnier*, elles sont si peu lûes, & si peu dignes de l'être, qu'elles ne méritent pas l'attention du Lecteur. Les bienséances y sont mal observées, la Poësie est souvent froide & prosaïque, presque toujours dure, sans graces & sans élégance; ainsi il ne sera jamais un modèle, ni pour les Vers, ni pour les Pensées.

Je ne dirai pas la même chose de *Barbier D'aucourt* qui a fait une bone Critique des *Entretiens d'Ariste & d'Eugène*, dont le Père *Bouhours* est l'Auteur. On dira qu'il la convaincu d'être *plagiaire*, parce que ce Père a copié, mot à mot, dans un de ses *Entretiens*, ce que disoit *Pasquier*, dans ses *Recherches sur la Langue françoise*, & qu'il l'a copié, sans le nommer. Mais *Despréaux* n'est point *Plagiaire*, pour avoir imité *Horace* & *Juvenal*, & s'être apropié quelques unes de leurs *Pensées*. Mr. de *Voltaire* n'est pas, non plus, *plagiaire*, pour avoir imité *Homère*, & *Virgile*, dans son Poème de HENRI IV. Imiter de cette manière, ce n'est pas copier servilement ses originaux; c'est les assujettir à nôtre façon de concevoir, & de nous exprimer; c'est luter noblement contr'eux, & essaier de les surpasser.

Je ne sçai si l'on doit mettre dans le nombre des Critiques, le célèbre *Pascal*, qui a fait les *Provinciales*; Lettres ingénieuses où les *Jésuites* l'ont si maltraités, & où règne l'Ironie la plus fine & la plus mordante. Ce fameux *Janseniste* qui étoit très-dévoit, ne s'est-il point reproché d'avoir imputé à toute la Société des *Jésuites*, les opinions de quelques Particuliers, mauvais *Casuistes*; mais sur qui seuls devoit tomber la Critique?

A l'égard de la distinction qu'on peut faire entre l'Homme de Talens, & l'Homme d'Esprit, il me semble que celui-ci doit plus à l'Etude, & à l'Art; l'autre doit plus à la Nature. Celui-ci ressemble à un bon terrain où les Fleurs & les Fruits naissent sans culture, & où les Plantes semées çà & là ne laissent pas de former une perspective agréable: L'autre ressemble à un Jardin où tout est rangé avec ordre & élégance, & où les choses mêmes les plus utiles sont tournées en Ornemens. *Corneille* & la *Fontaine* étoient Gens de Génie, les Tragédies de l'un, & les Fables de l'autre couloient pour ainsi dire de source; *Racine* & la *Motte* étoient Homes d'Esprit & les Elèves de l'Art.

TROISIEME QUESTION. *Peut-on se passer aujourd'hui du secours des Anciens?*

Cette Question a déjà été traitée par de Grands Maîtres; & pour ne pas répéter ce qu'ils ont dit, j'abregerai fort ma Réponse.

Il est certain que le secours des Anciens n'est point inutile; ils ont défriché le terrain, arraché les ronces & les épines; tiré des Mines l'Or & l'argent que nous pouvons purifier & façonner. Les Originaux fournissent de bons modèles, & d'excellens Matériaux; Les erreurs même des anciens peuvent nous instruire, parce que

qué les connoissant mieux, nous aurons plus de facilité à les éviter. Nous élevant au-dessus de leurs têtes, nous verrons plus loin qu'eux.

*Mais le Jour doit suivre l'Aurore ;
De l'honneur de les vaincre encore,
Conservons l'espoir généreux ;
Malgré l'intervalle des Ages,
Osons en lisant leurs Ouvrages
Nous croire, un moins, Hommes comme eux.*

LA MOTTE.

On trouve, en général, dans les Ouvrages des Modernes, plus de Méthode, de netteté, & de précision que dans ceux des Anciens. A peine ont ils entrevû la bone Phisique; ils n'ont eu qu'une foible lueur de l'Histoire naturelle, mêlée de fables. Leur Théologie, si on peut l'appeller ainsi, étoit fausse & monstrueuse. Leur Morale très imparfaite, ne valoit guères mieux. Il est vrai que chés eux, la Poésie, l'Histoire, l'Eloquence, furent portées à un degré de perfection qui nous étone : Mais dans les hautes Sciences, si nous comparons leurs progrès aux nôtres, on y trouvera la même différence qu'entre ceux d'un Enfant & les progrès d'un Homme fait.



LE SPECTATEUR

DES INTERESSE',

XVI. DISCOURS.

Munus & officium nil scribens ipse docebo.

J'enseignerai les Loix & les Règles d'un genre
dans lequel je n'écris rien.

HOR: Art. Poët.

JE suis affés partisan des bienféances, pour
souhaiter de ne point paroître ennuié,
même aux plus mauvais Sermons. Jugés,
LE C T E U R, de mon étonement & de ma
confusion, lorsque je me surpris moi mê-
me dormant l'autre jour à ma Paroisse.
Mais jugés aussi lequel étoit le plus coupable
du Prédicateur, ou de moi. Lisés, si vous pou-
vés sans vous endormir, l'Histoire que je
vais vous faire de ce Sermon.

Le Texte étoit ce Passage ou **S T. P A U L**
dit, que nous devons à Dieu la vie, le mou-
vement, & l'être, & dans lequel il cite l'en-
droit d'Aratas *Nous sommes tous sa créature*. Après
un de ces Exordes, tirés du bonheur que
nous désirons tous, où il prouvoit qu'on
devoit s'intéresser à son sujet, mais où il n'in-
térèssoit pas à son Sermon; il nous intro-
duisit,

duisit, come dans un second Vestibule, où il prit *St. Paul* à *Amphipolis*, le conduisit à *Athènes*, parla de toute sa Route, de la Synagogue, de l'Aréopage & de cinquante autres choses aussi intéressantes pour le Salut. Il en vint enfin à son sujet ; il démontre que Dieu est l'Auteur de nôtre être ; il n'épargna ni la Métaphisique, ni les Sillogismes. Il alloit parler du mouvement, lorsque je m'en trouvai entièrement privé, par un Sommeil invincibles, qui m'épargna tout le reste de son Discours, & même les Usages qu'il prétendoit, disoit-il, en tirer.

Pour me vanger de l'ennui que me donna le comencement de ce Discours ; & de la confusion que m'ocasiona la fuite, j'ai résolu, *Lecteur*, de vous entretenir aujourd'hui de ces Prédicateurs, qui parlent toujours avec une indolence qui feroit croire qu'ils sont des Automates, tant ils mettent peu d'ame & d'expression dans leurs Discours.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils ont l'audace de se comparer aux Apôtres. Ces premiers Prédicateurs, disent-ils, ne cherchoient point les figures ; ils parloient sans art ; on trouve dans leurs Ecrits cette noble simplicité, que nous cherchons.

Ils prêchoient simplement, je le crois ; mais parloient-ils pour cela sans chaleur ? Ils

n'emploient point d'art dans leurs Discours, en ce qu'ils n'étudioient pas ce qu'ils avoient à dire; l'ocasion, le secours Divin leur tenoit lieu de préparation; mais cela même est une preuve, qu'ils ne disoient pas indifféremment tout ce qu'ils auroient pû dire, qu'ils ne le plaçoient pas au hazard, qu'ils ne l'exprimoient pas froidement. L'auroient-ils pû, pleins de zèle come ils l'étoient? Si quelqu'un se le persuade qu'il se rapelle ces Disciples embrasés aux Discours de JESUS-CHRIST, Félix éfraié devant St. Paul, l'Aréopage, cette Assemblée de Philosophes, ébralé par un des Discours les plus adroits & les plus sublimes qui aient été prononcés. Qu'il lise les Epîtres des Apôtres, & qu'il juge de leurs Sermons par ces Epîtres qui ne sont au fonds que des Lettres. Les Prédicateurs d'aujourd'hui n'ont plus la nouveauté pour s'atirer l'attention; ils ne sont plus dans les mêmes circonstances; ils ne parlent plus aux mêmes Homes.

Mais, *vous diront encore les Prédicateurs froids*, les Vérités Evangéliques sont assés importantes, pour fraper par elles mêmes, elles n'ont pas besoin d'être ornées; il faut préférer le solide au brillant, doner plus aux choses qu'à l'expression.

J'avoüe que les Prédicateurs froids ne sont pas

pas pour l'ordinaire brillants. J'avoué qu'ils ne sont pas ornés & qu'ils ne s'attachent pas à l'expression. Mais s'attachent-ils pour cela à ce qu'il y a de plus important? Sont-ils pour cela solides? Plût à Dieu, que leurs Discours fussent forts & nourris de choses intéressantes & sublimes! L'expression touchante, nerveuse, animée ne leur manqueroit pas. Le même goût, le même sentiment, qui leur auroit servi de guide dans le choix des idées, leur dicteroit les paroles; tout leur Discours seroit, plein de cette chaleur, qui atache l'Auditeur par un lien invincible, & qui l'embrase de ce feu qui lui communique cet enthousiasme qui pénètre l'Orateur. C'est ainsi que parloient les *Démotribènes*, les *Cicérons*, les *Bourdaloués*, les *Massillons*. Ils ne perdent point de vue leur Ennemi, ils le poursuivent, pour ainsi dire, sans lui donner le tems de se reconnoître; ils détruisent tout ce qui le met à couvert & l'obligent enfin de se rendre. Leur Ame passe toute entière dans leurs Discours; & quelles Ames!

Au lieu de cette force victorieuse, qu'arrive-t-il à nos Prédicateurs froids? Je lis dans leurs Discours leur Histoire; la voici.

S'agit-il de se destiner à la Prédication ils consultent leur fortune, leur goût pour l'é-

tat Ecclésiastique, la fermeté de leur mémoire. Ils ne soupçonent pas même qu'il y ait d'autres Questions à se faire. On ne se demande point, si l'on aime assez la Piété, pour en faire son étude favorite, pour s'en nourrir; si l'on aime assez la Religion, ses Vérités & ses Devoirs, pour qu'ils fassent sur nous une vive impression; si on entend assez sa Langue, pour savoir quels sont les termes propres à chaque idée, les expressions fortes ou tendres, vives ou exactes; si on a ce discernement vif & prompt, cette sûreté de tact, qui fait saisir tout de suite les nuances les plus délicates des Objets; cette justesse de coup d'œil, qui fait distinguer les parties essentielles, de celles qui ne sont qu'accessaires, envisager un Sujet sous toutes ses faces & dans toutes ses parties. Ce sont là pourtant des qualités nécessaires à tous ceux qui veulent parler, écrire, se faire entendre, éclairer, persuader. Aussi pour ne s'être pas interrogé eux même sur ces talens, pour avoir négligé de les acquérir, souvent pour n'avoir pas mêmes soupçonné qu'ils fussent nécessaires, la plupart de ceux qui se destinent à la Chaire sont-ils bien embarrassés, lorsqu'il s'agit de composer un Sermon. Leur tête est le seul endroit où ils ne s'avisent point de chercher des idées.

Comentaires, Recueils, Cours de Théologie & de Morale, Sermons déjà récités, & même imprimés, ils consultent tout ce qui leur tombe sous la main, en prennent tout ce qu'ils peuvent, & se mettent à écrire : Heureux, si entouré de ces nombreux Volumes, ils savoient profiter d'une instruction tardive, prendre dans chacun ce qu'il y a de meilleur, & en faire un tout lié & assorti ! Mais voici comment ils composent. Une idée toujours générale, & parce là même froide, se trouve placée à la tête du Discours, parce qu'on y veut absolument un Exorde, & qu'on ose donner ce nom, tiré de la Rhétorique, à tout commencement d'un Discours, qui montre qu'on n'en conoit pas les préceptes.

Quand ils ont retourné, analisé, paraphrasé chaque parole de leur Texte, qu'ils ont mis aux prises *Dom Calmet* & *Grotius*; qu'ils ont en un mot obscurci le sens de ce qu'ils vouloient éclaircir; étalé même de l'érudition, ils passent enfin au Sujet principal, qu'ils manquent souvent. Ils prouvent, ou pour mieux dire ils démontrent, ils nient, ils distinguent, ils divisent, ils subdivisent, ils avancent, ils concluent. On trouve tout l'Appareil de la Logique dans des Discours où il n'y a pas l'ombre de la Philo-
so-

478 *Journaux Historiques*
sophie. Ils multiplient, sans nécessité, les raisons. Ils trouvent six preuves où une seule auroit suffi, celle qui auroit laissé le Cœur persuadé. Parmi ce remplissage, il ne peut manquer d'y avoir des redites, des trivialités, des idées fausses, insipides & inutiles. Qu'arrive-t-il? Il est impossible que l'Orateur soit vif & pressant; tout est lâche, tout est décousu; l'Auditeur sent bien qu'il n'a besoin, ni de comprendre, ni de retenir. Son attention se lasse, son Esprit se dissipe, son Cœur reste sans mouvement & sans vie. Si par hazard la grandeur d'une idée l'étonne, le touche, l'épouvante, une idée froide ou puérile qui succède, détruit l'effet de la première. Le tems se passe ainsi & se perd; il faut finir. Lors qu'il seroit question de frapper les grands coups, de profiter d'une impression ménagée, & successivement augmentée dans toute la suite du Discours, il se trouve que l'Auditeur n'est point préparé, que l'Orateur n'a presque pas entamé sa Matière, & qu'il est obligé de jeter au hazard quelques idées futiles, étranglées, accumulées dans ce qui devoit être la pré-
raison, cette préraison, où il faut déployer, dit Cicéron, toutes les richesses de l'Eloquence. Souvent même, on emploie ce tems précieux à réfuter longuement des Objec-
tions

tions sans force, qu'il vaudroit mieux ne pas proposer, ou qu'il faudroit prendre en gros & terrasser d'un seul coup, plutôt que de les détruire successivement, après les avoir comptées, pesées, mesurées une à une. N'apprendra-t-on jamais que les longueurs inutiles sont le fléau de l'Eloquence ?

Une seule Règle de Rhétorique est observée dans les Discours de ces Prédicateurs froids ; c'est qu'ils faut proportioner le Stile aux pensées. Tout y est aussi négligemment écrit, que foiblement pensé. Sans goût pour le choix des idées, ils ont encore moins de goût pour l'expression & pour l'action de l'Orateur. Entendés les prêcher, vous croiés entendre une Proposition de Géométries, une Description d'Histoire naturelle, une Dissertation critique, une Explication de Chronologie tout en un mot, excepté un Sermon. Point de ces idées sublimes, qui élèvent l'Ame, de ces raisonnemens lumineux qui éclairent l'Esprit ; point de ces mouvemens qui touchent le Cœur, de ces traits qui le blessent ; point de ces figures véhémentes qui sont le nerf de l'Eloquence.

Qu'ils prêcheroient différemment, s'ils s'étoient fait une idée bien nette de la grandeur de leur Ministère : S'ils pensoient qu'un Sermon est un Discours prononcé,
de

de la part de Dieu , devant le Peuple , pour l'instruire , & plus encôre pour le persuader. Ils concluroient de là , qu'ils doivent choisir un Sujet intéressant pour le Salut , rapporter tout ce qu'ils disent à ce but unique, & qu'enfin un Sermon est un Discours d'Eloquence, qui doit être fait suivant toutes les Règles de l'Art Oratoire ; que son Objet étant infiniment grand & important , le Stile en doit être élevé , grave & pressant ; que fait pour le Peuple il doit être clair & fort ; qu'enfin on n'y doit rien mettre pour l'agrément seul , ni rien négliger pour l'utilité.

Pourquoi montés vous en Chaire , dirois-je volontiers à ces froids Prédicateurs. Vous voulés me persuader ma Religion , & vous ébranlés ma Foi. Vous me dites , qu'il faut respecter Dieu & la Vertu ; Mais je ne lis point ce respect sur votre Visage ; vos Discours n'en portent point l'empreinte ? Vous m'anoncés des Suplices , des Récompenses, & vous parlés de l'un & de l'autre sur le même ton. Je ne vous vois point frémir au mot d'Enfer , tressaillir en parlant des Joës célestes. Je suis , dites vous , dans le plus grand danger ; & vous vous arrétés à me dire là dessus des choses inutiles , à me faire de longs raifonemens ! Come ces Médecins, qui traitent au long de la nature du Mal , & qui

qui ne décident rien sur le Remède. Quand on voit un Home sur le bord d'un Précipice le premier mouvement, c'est de pousser un cri, le second, c'est de l'arracher au péril. Que conclure de vôtre Discours, si ce n'est que vous ne croiés pas mon danger réel, ou que vous êtes l'Home du monde le plus indifférent*.

Je fai bien que le tems qu'on done d'ordinaire aux Prédicateurs ne fufit pas pour faire des Pièces d'éloquence parfaites. Mais le Cœur exige-t-il tant de préparation & de peine. Un Discours, plein de vivacité & de chaleur, exige-t-il plus de tems qu'une froide & sèche Differtation? C'est ce que je laisse à décider aux Gens de l'Art. Ils me trouveront

* C'est imiter ce Régent de La Fontaine (Fab. XIX.) qui s'arrête à sermoner un Enfant qui se noie. La Fontaine, pour faire sentir l'étendue de la Morale de sa Fable dit ,

*Je blame ici plus de Gens qu'on ne pense,
 Tout Babillard, tout Censeur, tout Pédant,
 Se peut connoître au Discours que j'avance,
 Chacun des trois fait un Peuple fort grand,
 Le Createur en a benti l'engeance;
 En toute affaire ils ne font que songer,
 Au moien d'exercer leur langue,
 Eh, mon Ami, tire moi de danger!
 Tu feras après ta Harangue.*

ront peut-être trop hardi de traiter une Matière qui leur appartient. Ils m'appliqueront le mot d'*Appelle* au Savetier. Mais je n'envisage pas la Prédication come les autres Arts. Pour bien juger d'un Sermon, il faut consulter l'impression qu'il fait sur les Auditeurs, & pour en raisonner, il fufit d'avoir quelque connoiffance des Lettres. Ainfi, fans être du Métier, je crois n'avoir rien dit qui ne foit conforme aux principes de la Raifon & du Goût. Supofé que d'autres aient déjà dit les mêmes chofes *, je n'ai pas regrêt de les avoir répétées ; elles font affés importantes à un Citoïen, pour qu'il n'héfite pas à inculquer, & à répéter ce que la Voix publique dit tous les jours.

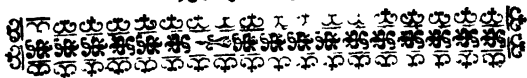
Je plains fincèrement ceux qui s'étant destinés imprudemment au Ministère de la Chaire, en rempliffent les devoirs fans goût & fans succès. Il feroit à fouhaiter qu'ils ne fuflent jamais entrés dans la Carrière, ou qu'ils trouvaflent quelque moïen d'en fortir. Mais que doit-on penfer de ceux qui négligent des Talens heureux, de ceux qui montent en Chaire, fans avoir mis tous leurs foins

* J'entens effectivement parler de plusieurs Traités sur l'Art de prêcher. Mais on parle de tous diverfément. Il me femble qu'on trouve les principaux Préceptes de cet Art dans le Traité de Cicéron intitulé *Orator*, que l'Abé *Colin* a traduit ; il faut feulement le choifir.

soins à se préparer? J'aimerois cependant encore mieux, qu'on n'égligeat ses Talens, que de les employer au genre de Prédication le plus séduisant, le plus agréable, le plus difficile & le plus froid de tous: Je veux parler de ceux qui cherchent uniquement à plaire & à briller, qui prodiguent les Antithèses, les Traits saillans, les Fleurs. Un Discours ainsi fait, plait, amuse, attire à l'Orateur des louanges, mais n'instruit pas, & convertit encore moins. C'est ce que je vais laisser dire à un Ecrivain inimitable.

Ils sont admirés pour autant de tems come ils demeurent en la Chaire à haranger. Mais finie la harangue, aussitôt est écoulé le plaisir des uns, & plus-tôt encore la gloire des autres, de manière que ce ux-là ont perdu autant de tems come ils ont demeuré à écouter, & ceux-ci toute leur vie qu'ils ont dépendue pour néant, en aprenant à ainsi parler. A cette cause faut-il ôter ce qu'il y a de trop & de superflu au langage, & s'arrêter à chercher le fruit même & suivre en cela l'exemple, non des Bouquettes-ries mais des Abeilles.

O.



AUX JOURNALISTES

Qui suis-je ! Où suis-je ! & d'où suis-je venu !

MESSIEURS,

JE vois avec plaisir, que vous enrichissés votre *Journal* de quelques Morceaux utiles & curieux, qui se trouvent dans quelques autres, & qui seroient en quelque sorte ensevelis & perdu pour le Public, quelques Mois après leur naissance, si vous ne leur doniés une nouvelle vie. Quelqu'un avoit dessein de faire le *Journal des Journaux* : Ce projet auroit certainement son utilité & son agrément, mais il n'est pas difficile de le remplir, sans faire un Ouvrage exprès : Il suffiroit de tirer de chaque *Journal*, les Morceaux les plus nécessaires, & les plus agréables, pour les inserer dans le vôtre.

Je pousseroit encore plus loin ce Plan, s'il étoit possible; je voudrois qu'on exprimât, pour ainsi dire, le suc des meilleurs Livres, & que come on a publié *L'Esprit des Loix*, & sur ce Modèle excellent, *L'Esprit des Beaux Arts*, *L'Esprit des Nations* &c. on imprima aussi, *L'Esprit des Livres*. Mais
souvent

souvent on cherche l'*Esprit*, & l'on ne trouve que de la *Matière*. Je voudrois éviter ce défaut par un choix judicieux & délicat, & qui remplit l'idée du Titre, qui semble promettre beaucoup.

On ne sauroit mieux répondre à l'attente du Public, qu'en commençant cet Essai, par un Morceau tiré de l'*Histoire Naturelle* de Mr. de *Buffon*. Je suis surpris qu'on n'ait pas cité cet illustre Auteur pour modèle, dans le Caractère de *L'Esprit Philosophique*, Journal Helvétique Décembre 1754. On trouve ce Génie exprimé dans tous ses Ouvrages : Il fait doner à chaque chose le ton & les couleurs qui leur sont propres. Il n'est pas de ces Ecrivains, qui renfermés dans la Sécheresse des Vérités Philosophiques, méconnoissent les graces naïves & touchantes du sentiment, & les Beautés nobles & variées de l'Imagination. Mr. de *Buffon*, dit un bon Auteur, par un stile riche, élégant & harmonieux, plein de grandeur & de Poésie, efface *Platon* & *Mallebranche*, & done à la Philosophie un éclat quelle n'avoit pas encore eû : En voici la preuve. Je la tirerai du Tome 3me. de son *Histoire Naturelle* : On y verra Adam sorti des mains du Créateur, à exprimer, les premiers mouvemens de sa Surprise, à la vue des Objets qui se présentent

à lui, & qui lui font éprouver successivement le jeu de ses Organes, & les divers sentimens de son Ame.

On y verra encore de quelle manière un Philosophe, développe, pour ainsi parler, le Cœur humain & ses étincelles de Raison, qui lui serviront dans la suite à combattre les Passions, & à porter la lumière jusques dans le Mécanisme de l'Univers. Il est certain que nos meilleurs Livres de Morale ont été faits par des Philosophes. Il n'y a qu'à lire *Montagne, Nicolle, Mallebranche, Montesquieu, Pascal, La Bruïère* &c. pour se convaincre de l'utilité de l'Esprit Philosophique. Il est vrai qu'il est tombé quelquefois dans une sorte d'yvresse : On a voulu prouver que la Matière pouvoit penser ; & que l'Esprit n'est point distinct de la Matière. D'autres ont crû qu'il n'y a point de Corps & qu'on ne peut s'assurer que de l'existence des Esprits. Mais il ne s'agit point ici de l'abus qu'on peut faire du Génie Philosophique : Il est question de remplir ma promesse. Qu'on se rapelle que c'est *Adam* qui parle, au moment de sa Création.

Je me souviens de cet instant plein de joie & de trouble, où je sentis pour la première fois, ma singulière existence. Je ne savois ce que j'étois, où j'étois, d'où je venois. J'ouvris les Yeux, quel furcioit de

fenfation ! La Lumière, la Voute céleste, la Verdure de la Terre, le Cristal des Eaux ; tout m'ocupoit, m'animoit, & me donoit un sentiment inexprimable de plaisir ! Je crus d'abord que tous ces objets étoient en moi, & faisoient partie de moi même.

Je m'afermissois dans cette pensée naiffante, lorsque je tournai les yeux vers l'Astre de la lumière. Son éclat me blessa : Je fermai involontairement la Paupière, & je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu presque tout mon être. Affligé, saisi d'étonnement, je pensai à ce grand changement, lorsque tout à coup j'entendis des Sons, le Chant des Oiseaux, le Murmure des Airs, formoient un concert dont la douce impression me remuoit jusqu'au fond de l'Ame. J'écoutai long-tems, & je me persuadai bien-tôt, que cette harmonie étoit moi.

Atentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliois déjà la lumière, cette autre partie de mon être. Quelle joie de me trouver en possession de tant d'objet brillans ; mon plaisir surpassa tout ce que j'avois senti la première fois, & suspendit pour un tems le charmant éfet des Sons.

Je fixe mes yeux sur mille objets divers. Je m'aperçûs que je pouvois perdre & re-

trouver ces objets , & que j'avois le pouvoir de détruire & de reproduire à mon gré cette belle partie de moi même, & quoi qu'elle me parût immense en grandeur , par la quantité des accidens de lumière , & par la variété des couleurs, je crûs reconoitre que tout étoit contenu dans une portion de mon être.

Je començois à voir fans émotion , & à entendre fans trouble , lors qu'un air leger, dont je sentis la fraicheur, m'aporta des parfums , qui me causèrent un épanouissement intime , & me donèrent un sentiment d'amour pour moi même. Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle & si grande existence, je me levai tout d'un coup, & je me sentit transporté par une force inconüe.

Je ne fis qu'un pas ; la nouveauté de ma situation me rendit immobile , ma surprise fût extrême, je crûs que mon existence fuïoit, le mouvement que j'avois fait , avoit confondu les objets ; je m'imaginois que tout étoit en désordre.

Tout ce que je touchois sur moi sembloit rendre à ma main sentiment, pour sentiment, & chaque atouchement produisoit dans mon Ame une double idée.

Je ne fus pas long-tems sans m'apercevoir que cette faculté de sentir , étoit répandue
dans

dans toutes les parties de mon être. Je reconnus bientôt les limites de mon existence, qui m'avoit parû d'abord immense en étendue.

Je m'étois remis en mouvement. Je marchois la tête haute & levée vers le Ciel ; je me heurtai légèrement contre un Palmier : Saisi d'éfroi , je portai la main sur ce corps étranger ; je le jugeai tel , parce qu'il ne me rendit pas sentiment, pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur ; je connus pour la première fois , qu'il y avoit quelque chose hors de moi , & je crus qu'il n'y avoit que le toucher , qui pût m'assurer de son existence.

Je cherchai donc à toucher tout ce que je vois, je voulois toucher le Soleil, j'éten-
dois les bras pour embrasser l'horizon, &
& je ne trouvois que le vuide des Airs.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étois, de ce que je pouvois être, les contrariétés que je venois d'éprouver, m'humilièrent : Plus je réfléchissois, plus il se présentoit de doutes : Lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvemens de mon Ame, mes Genoux fléchirent ; & je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens, j'étois assis à l'ombre d'un bel Arbre ; des fruits d'une couleur vermeille descendoient en

forme de Grape à la portée de ma Main. Je les touchai légèrement, aussi tôt ils se séparèrent de la branche; come la figue s'en sépare dans le tems de sa maturité.

J'avois saisi un de ces fruits. Je m'imaginois avoit fait une conquête, & je me glorifiois de la faculté que je sentoie de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier. Sa pesanteur, quoi que peu sensible; me parût une résistance animée que je me faisois un plaisir de vaincre.

J'avois aproché ce fruit de mes Yeux; j'en considérois la forme & les couleurs. Une odeur délicieuse me le fit aprocher d'avantage il se trouva près de mes lèvres. Je tirois, à longues inspirations le parfum & goûtois à longs traits les plaisirs de l'odorat. J'étois intérieurement rempli de cet air embaumé; ma Bouche s'ouvrit pour l'exhaler: Elle se rouvrit pour en reprendre; je sentis que je possédois un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier; enfin, je goûtai. Quelle faveur, quelle nouveauté de sensation! Jusques là je n'avois eû que des plaisirs, le Goût me done le sentiment de la Volupté; l'intimité de la jouissance fit naitre l'idée de la possession. Je crus que la substance de ce fruit étoit devenu la mienne; & que j'étois le maître de transformer les Etres.

Je cueillis un second & un troisième Fruit, & je ne me laissois pas d'exercer ma main, pour satisfaire mon goût ; mais une langueur agréable , s'emparant peu à peu de tous mes sens , apesantit mes Membres , & suspendit l'activité de mon Ame. Je jugeai de son inaction , par la mollesse de mes Pensées : Mes sensations émouffées , arondissoient tous les objets , & ne me présentoient que des images foibles & mal terminées : Dans cet instant, mes yeux devenus inutiles se fermèrent , & ma Tête n'étant plus soutenue par la force des Muscles , pencha pour trouver un appui sur le Gazon.

Tout fût éfacé ; tout disparût ; la trace de mes pensées fût interrompue , je perdis le sentiment de mon existence ; ce sommeil fût profond , mais je ne sais s'il fût de longue durée , n'ayant point encore l'idée du tems , & ne pouvant le mesurer. Mon réveil ne fût qu'une seconde naissance , & je sentis seulement que j'avois cessé d'être. Cet anéantissement que je venois d'éprouver , me donna quelque idée de crainte , & me fit sentir que je ne devois pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude ; je ne savois si je n'avois pas laissé dans le Sommeil quelque partie de mon être : J'essaii mes Sens : Je cherchai à me reconoitre.

Mais quelle fût ma surprise devoir à mes côtés une Forme semblable à la mienne ! Je la pris pour une autre moi même. Loin d'avoir rien perdu pendant que j'avois cessé d'être, je crus m'être doublé. Je portai ma main sur ce nouvel Etre, quel saisissement ! Ce n'étoit pas moi ; mais c'étoit plus que moi, mieux que moi. Je crus que mon existence alloit changer de lieu, & passer toute entière à cette seconde moitié de moi même.

Je la sentis s'animer sous ma Main ; je la vis prendre de la pensée dans mes Yeux ; les siens firent couler dans mes veines une nouvelle source de vie : J'aurois voulu lui donner tout mon être, cette volonté vive acheva mon existence ; je sentis naître un sixième Sens.

Dans cet instant, l'Astre du Jour sur la fin de sa Course, éteignit son Flambeau. Je m'aperçûs à peine que je perdois le Sens de la vue. J'éxissois trop, pour craindre de celle d'être, & ce fût vainement que l'obscurité ou je me trouvois, me rapella l'idée de mon premier sommeil.

Voilà, *Messieurs*, ma tâche finie. J'ai retranché quelques Périodes, utiles au but de Mr. de *Buffon*, mais qui me sembloient faire languir le Discours. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Livre de cet ingénieux & Savant Académicien, est ce que nous avons de mieux sur l'*Histoire Naturelle* ;

& la manière dont il écrit ajoute un nouveau prix au fond des choses. On ne sauroit désirer, dans le stile plus de netteté & d'élégance, il possède souverainement l'art d'attacher le Lecteur, & de l'intéresser par des Observations & des Découvertes, toujours curieuses, si elles ne sont pas toujours justes.

Enfin, *Messieurs*, je ne vois rien, aujourd'hui, au dessus de *Mrs. de Buffon*, de *Fontenelle*, de *Montesquieu*, & de *Voltaire*. Ce dernier a un grand nombre de Critiques & d'Adversaires; mais leur Censure tombera. La plupart des Critiques ressemblent à certains Insectes, qu'on voit naître & mourir dans un jour, au lieu que les Ouvrages de *Mr. de Voltaire* seront immortels. Je ne doute point qu'on ne tâche d'en tirer le suc & la Quintessence, come on a déjà fait de ceux de *Montagne*, de *Montesquieu*, & de *Fontenelle*, & come on se propose de le faire, des Oeuvres du fameux *Bayle*; mais il y a dans les Ecrits de *Mr. de Voltaire* un tour, une énergie, & une précision, qui ne permettent guères de l'abrèger; on feroit peut-être une mauvaise Copie, d'un excellent Original.

GENEVE.

LET-

*LETTRE Ortho-neo-Graphique , * à M. PA*
Etudiant en Théologie.*

VOUS avez raison, *Monsieur*, de ne vouloir rien adopter de neuf, qu'on ne en aie prouvé l'utilité & les avantages, & que vous n'ayés examinés, si les raisons qui l'établissent sont valables. Cet examen est sur-tout nécessaire dans les choses qui regardent les usages reçus. Le Public, qui s'est arrogé uniquement ce droit de les changer, n'aime pas qu'on choque les Arrêts qu'il a une fois prononcé. Mais, *Monsieur*, malgré ce que l'on doit à l'Autorité du Public, est elle capable de faire adopter ou continuer à pratiquer à un Home ce que sa Raison lui démontre clairement être un abus ? Prêt à se soumettre à ses décisions sur les choses indifférentes, il ose aussi s'oposer à ces mêmes décisions, dès que le bon sens lui défend de le suivre. C'est-là votre façon de penser, & si je n'en étais persuadé

(*) Mot formé du Grecs, signifiant *qui concerne une nouvelle Orthographe*. Ce n'est point les agrémens ni la finesse des Pensées qu'il faut chercher dans cette Lettre, mais l'utilité. Je l'ai divisée en Paragraphe; afin de pouvoir mieux résoudre dans la suite, & avec plus d'ordre, les Objections qu'on pourroit faire.

persuadé fermement, je ne prétendrai en aucune façon de vous faire adopter mon sentiment sur l'Ortographie, sachant bien que ce serait perdre mes raisons, que de les dire à un Home qui sacrifierait le bon sens à l'usage, & l'utilité à la mode, mais come vous êtes Philosophe, & qui plus est Philosophe dégagé des préjugé vulgaires, dans un âge où les autres comencent à peine à penser, je me fais un plaisir & même un honneur de vous faire quitter un chemin battu, mais faux, pour vous faire prendre le véritable, qu'un * grand Home, à commencé à frayer. Ne vous attendez pas au moins à du beau, du neuf & du brillant de ma part. Je laisse cela à ces Auteurs qui n'ayant rien de solide pour objet suppléent par la pompe de leurs expressions au vuide de leurs pensées. Des raisons exposées simplement, clairement & naïvement; voilà ce que vous trouverez dans cette Lettre, & dans celles qui la suivront; car je prévois qu'il m'en faudra faire plusieurs sur cette matière, tant elle est abondante. Je n'ai pas résolu, en prenant la Plume de complaire aux Petits Maîtres ni à ces Avortons de la Littérature, qui ont assez de patience pour se peiner trois jours de suite, à imaginer

* Voltaire.

giner quelques pensées *finés & brillantes* ; mais à ceux qui s'attachent aux idées & non point aux Mots. Préparés donc vôtre indulgence & vôtre patience à lire une longue suite de preuves, exprimées séchement & sans Art, ; de raisonnement plus philosophiques qu'éloquens , & de pensées plus solides que spirituelles.

§. I.

Ce que c'est que l'Ortographie & son Etimologie.

D'abord il ne fera pas inutile de faire voir ce que l'on entend ordinairement par le mot d'Ortographie ; puisque c'est ce qui doit faire mon sujet , il est nécessaire pour obvier à toute équivoque de vous apprendre le sens que j'y atache. Je vous dirai donc que par Ortographie je désigne *l'Art qui nous enseigne à écrire les mots correctemens*. Souvenez-vous, *Monsieur* , de cette définition , car vous la verrez bientôt me servir de principe , & vous serez surpris de m'en voir tirer une conséquence , qui paraîtra peut-être assez surprenante à certaines personnes. J'ai de plus besoin de l'Etimologie de ce mot ; c'est pourquoi je vais remarquer qu'il dérive de deux mots *Grecs* , dont l'un signifie

signifie *Droit* * & l'autre *Ecriture* **, d'où il suit que l'Ortographe doit nous enseigner à écrire les mots conformément au Langage reçu, & c'est ce dont je vous prie de vous rapeller encore dans la suite. Voilà bien des préparatifs, dirés-vous. Usés de vôte patience, car vous n'êtes pas encore à la fin, & pour l'exercer d'avantage, je considérerai préliminairement trois sortes d'Ortographes qui ont règné successivement en France. J'appellerai la première, *Ancienne ou Gauloise*. Je la compte depuis FRANÇOIS I. qui est le tems où nous avons comencé d'avoir des Auteurs, en nôtre Langue. J'imposerai à la seconde, le nom de *Mixte*, parce qu'elle était composée de la *Gauloise* & de la *Moderne* qui lui a succédé. Je désignerai enfin la troisième du nom de *Moderne*, qui est celle dont on s'est servi depuis la Majorité de LOUIS le Grand jusqu'à présent. Il y en a une quatrième qui est encore autre chose que la *Voltairienne*, & qui comence à s'introduire. Je vous parlerai une autrefois de l'une & de l'autre. Je remarquerai seulement ici en passant, que c'est de ces deux Ortographes dont je compose la mienne.

§. II.

* ORTOS.

** GRAPHE'.

§. II.

Que l'ancienne Orthographe étoit la meilleure de toutes celles qui lui ont succédé.

L'Ancienne Orthographe étoit assurément préférables à toutes celles qui sont venues ensuite, tant pour sa facilité que pour sa conformité avec la prononciation de ce tems-là. On écrivoit come on prononçoit, & c'est ce que vous pouvés voir dans les Poëtes d'alors, *poise* (pèse) rimoit avec *toise* come le prouvent les Vers suivans.

*Je suis François dont ce me poise ,
Né de Paris emprès Pontoise ,
Or d'une Corde d'une toise
Sçaura mon col que mon cul poise. **

Je prinse (je prisse) rimait avec *Prince*.
Exemple,

*Je ne dis pas qu'en gré je ne le prinse ,
Car un Vafal est sujet de son Prince. ***

Epergne (épargne) rimait avec *Auvergne*. †
J'aprcigne (j'aprenne) avec *enseigne*, Exem.

*En m'oyant chanter quelquefois ,
Tu te plains qu'ètre je ne daigne
Musiciens, & que ma Voix*

Mérite

* Villon Recueil de Poësies , pag. 3. Tom. I.

** Marot , id. pag. 64.

† Vid. Recueil de Poësies , Tom. I. pag. 93.

Mérite bien que l'on n'enseigne ,
 Voile que la peine je preigne ,
 D'apprendre ut , ve , mi , fa , sol , la ;
 Que Diable veus-tu que j'appreigne ,
 Je ne bois que trop sans cela. *

Enfin pour ne pas abuser de vôtre patience , je vous renvoye aux Oœuvres de Villon , de Marot , de St. Gelais , de du Bellay , vous y verrés une infinité d'exemples pareils. D'ailleurs outre que cette Ortographe était plus facile , elle aprenait encore l'Étimologie de tous les mots Français , dérivés du Latin ; on reconoisait aisément *multum* dans le mot *moult* , *subjectum* dans celui de *subject* , *substrahere* dans *soustraire* , *pecunia* dans *pecune* &c. Ce n'était pas alors un petit avantage que de pouvoir découvrir la source dont ces mots avoient été tirés. On ne pouvoit conoitre la signification de ces mots , que par l'Étimologie. Ce secours est devenu maintenant inutile , & c'est ce que je prouverai dans la suite.

§. III.

De l'Ortographie Mixte.

L'Ortographie Mixte succèda à celle dont je viens de parler sur la fin du Règne de
 LOUIS

* Recueil de Poësies, Marot, Tom. I. pag. 164.

LOUIS XIII. & dura jusques à la Majorité de LOUIS le Grand. La prononciation ayant changé alors notablement, il aurait été ridicule pour ne pas dire pis, de ne pas retrancher des Mots, des Lettres visiblement inutiles, & c'est ce qu'on fit en gardant toutefois un grand nombre, qu'on auroit bien fait de retrancher. Si vous voulez voir des exemples de cette Orthographe, lisez les Auteurs qui ont parus dans ce tems-là, & vous vous convaincrés par vous-même de la vérité de ce que j'avance. L'Orthographe Moderne suivit immédiatement celle-ci, & a duré jusques à présent à quelques changemens près qui sont peu sensibles. Il s'agit maintenant d'en faire voir les défauts, & combien elle est inférieure à celle que je vous recomande. Je considérerai donc, 1°. Qu'elle est absolument, inutile par raport à l'Étimologie des Mots derivés du *Latin*. 2°. Qu'elle est vicieuse. 3°. Qu'elle rend la Langue *Françoise difficile*. Et 4°. enfin qu'elle est dure à l'oreille. Mais come ma Lettre passe déjà les bornes ordinaire, vous me permettrés de renvoyer cela à une suivante. Je suis &c.

LAUSANNE.

M* *.

REMAR.



REMARQUES

D'un Savant, sur les AIMANS artificiels de BALE.

MONSIEUR DIETRICH, Bourgeois de BALE, & habile Artiste, fait des *Aimans artificiels*, qui se sont acquis beaucoup de réputation. Sa curiosité naturelle le porta d'abord à construire quelques Aimans, en suivant les Préceptes connus, & sa capacité le conduisit bientôt à les perfectionner. Il remarqua, que la figure la plus convenable, pour leur donner beaucoup de force, est celle d'un Fer à Cheval.

Voici la mesure des parties d'un de mes Aimans (*), qui pèse neuf onces & demi, & qui porte seize livres; son épaisseur est de cinq lignes, Pied de Roi; sa largeur de neuf lignes; son contour extérieur de huit Pouces; & la distance, entre les milieux des deux pieds, est de deux Pouces. C'est dans la même proportion que notre Artiste fait tous ses Aimans; en sorte qu'ils sont tous d'une figure semblable.

O

Quand

* C'est le Savant qui donne les dimensions d'un Aimant qui lui appartient.

Quand on les essaie pour la première fois, ils ont ordinairement un peu plus de force qu'ils n'en conservent; cependant ils ne perdent guères au-delà de la dixième partie de leur force originale. Il est pourtant bon, pour conserver la force à ces Aimans, d'observer les Règles, que l'Ariste prescrit là-dessus lui-même, & que je vais transcrire ici.

MANIERE de se servir de l'Aiman, & de l'armer, pour qu'il ne perde pas sa force.

DÈS qu'on s'en est servi, il faut avoir soin de remettre sur le champ le support de fer. En même tems on prendra le Bassin d'une Balance qu'on accrochera au support. Cela étant fait, on chargera le Bassin du poids que l'Aiman peut porter, en observant de ne mettre pas d'abord tout le poids, mais en ajoutant peu à peu. Par exemple; si c'est un Aiman, qui puisse porter six livres, on mettra d'abord cinq livres, ensuite une demi livre, après cela, un quart, & un demi-quart, jusqu'au poids entier. Lorsqu'il a tiré tout ce qu'il peut tirer sans tomber, il faut ôter la Balance avec son poids, après quoi on laisse reposer l'Aiman avec son support. De cette manière, il gardera sa force jusqu'à ce qu'on veuille s'en servir, & lorsqu'on en aura fait usage pour aimanter des Aiguilles de Boussole, ou pour autre chose, il faudra répéter la même ma-

naître. Si'on négligeoit par oubli de faire ce que je viens de prescrire, l'Aiman perdroit de sa force, & pour la lui redonner, il faudroit nécessairement me le renvoyer, je le remettrai en état sans rien exiger pour cela, moïennant qu'on me l'envoie franc.

Il faut après cela observer que le suport tire avantage, s'il est appliqué à l'Aiman d'une manière qu'il déborde de la moitié dans toute sa longueur.

Avec ces précautions les Aimans se conserveront tels qu'ils sortent des mains de l'Ouvrier. La réussite de ces Aimans, étant égaux, est à peu près toujours égal, ils différencient très-rarement entr'eux, d'une dixième partie de leur force.

Cette grande uniformité a mis en état M. DANIEL BERNOULLI, qui a manié & essayé un grand nombre de ces Aimans, de trouver la vraie Loi, suivant laquelle ces Aimans, semblables entr'eux, augmentent de volume. J'ajouterais quelques Réflexions sur cette augmentation de force.

Il est naturel que de plus grands Aimans aient plus de force, que d'autres plus petits. La plupart des Savans ont présumé, que dans les Aimans d'un succès égal, les forces devroient augmenter en raison de leurs poids; c'est-à-dire, que d'un Aimant dix ou vingt fois plus pesant, la force se-

roit aussi dix ou vingt fois plus grande ; mais Mr. Bernoulli a d'abord remarqué, qu'il s'en falloit de beaucoup ; que les Aimans n'augmentassent autant ; trois ou quatre expériences le conduisirent aussitôt à la vraie Loi, laquelle s'est trouvée ensuite confirmée par toutes les autres Observations qu'il a faites, sur des Aimans depuis le poids d'un quart d'once jusques à ceux de vingt onces & au-delà.

Cette Loi porte. *Que la force des Aimans soit la raison de leurs surfaces, ou celles des Racines cubiques des quarrés de leurs poids.* Une Règle aussi simple ne peut-être que le fruit d'un travail, qui imite parfaitement la Nature, & elle est d'une grande présomption pour la perfection de ces Aimans. Suivant cette Règle un Aiman, qui seroit soixante-quatre fois plus pesant, ne sauroit porter que seize fois plus de poids.

C'est aussi en vertu de cette Loi, que l'Ouvrier peut être sûr de faire porter un Quintal à un Aiman, qui auroit dix livres & trois onces & demi de poids. Un tel Aiman, quoique parfait, ne porteroit donc, tout au plus, que dix fois son propre poids, y compris le poids de son support ; & si on pouvoit faire un Aiman, qui pesât cent Quintaux, un tel Aiman ne pourroit plus porter que son propre poids.

Je me suis aussi informé du prix de ces Aimans : Mr. *Dietrich* vend les plus petits Aimans , qui pèse un quart d'once , & qui porte dix-huit à vingt onces , & par conséquent septente - deux à quatre-vingt fois leur poids, pour 6 Livres, Argent de France. Pour ceux qui sont considérablement plus forts , il demande 20 sols , pour chaque livre de force. Enfin depuis vingt-quatre jusqu'à cinquante livres de force, il met , outre les vingt-quatre livre 30. sols pour chaque livre de force qu'il ajoûte.

Il est à remarquer , qu'avec ces Aimans, on fait d'excellentes Aiguilles pour les Bouffolles. Ce qu'on peut conclure pour la vitesse avec laquelle elles font leurs balancements , & il paroît jusques ici , que la vertu de ces Aiguilles ne diminue pas. J'ai admiré sur tout ses Aiguilles d'inclinaison. On fait que les Savans les plus célèbres & les Artistes les plus habiles , tels que Mrs. *Muschbrock* & *Graham* n'ont jamais pû réussir à faire acorder entr'elles les Aiguilles d'inclinaison , & qu'ils n'ont pû par conséquent s'assurer de la vraie inclinaison en aucun tems. C'est ce qui a engagé l'Académie des Sciences de Paris à proposer à tous les Scavans , *Quelle seroit la meilleure manière de construire ces Aiguilles , & d'atacher un*

prix de 2000. Livres à cette Question. Mr. *Dietrich*, en suivant les Préceptes de celui qui a remporté ce Prix, est parvenu à les construire avec toute l'exactitude imaginable. J'en ai vu un grand nombre, qui différoient entr'elles, en poids, en figure & en force, qu'il leur donoit à dessein tres-petite, & qui ne laissoient pas de montrer très exactement la même inclinaison. Dans le Plan du Méridien magnétique, toutes ces Aiguilles montroient ici à *Bâle* une inclinaison de 71. D. 30. Min. Mr. *Dietrich* m'a assuré qu'il avoit déjà observé une variation d'environ un degré d'un tems à un autre. Plus il éloignoit les Aiguilles du Plan du Méridien magnétique, plus elles augmentoient leur inclinaison jusqu'à se tenir verticalement, lors qu'elles s'en éloignoit d'environ 90. D.

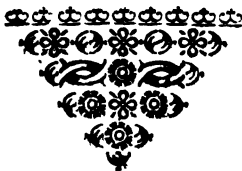
Voici une Déclaration d'un grand poids, que le célèbre Mathématicien Mr. *Daniel Bernoulli* a donnée sur les Aimans de notre Artiste.

M. Dietrich m'ayant fait voir sa manière de construire les Aimans artificiels, ses idées m'ont paru, non seulement conforme, mais mêmes supérieures aux notions qu'on avoit avant lui sur cette matière; aussi ai-je trouvé ses Aimans artificiels préférables à ceux qu'on

a fait jusques ici, tant en Angleterre qu'en France, soit par rapport à leur force, soit par rapport à la vertu qu'ils communiquent aux Boussoles, & en particulier aux Aiguilles d'inclinaison, dont il a pareillement construit plusieurs avec tout le succès désiré, & d'autant plus estimable, qu'on n'avoit encore su faire acorder entr'elle ces dernières Aiguilles. C'est ce que j'ateste, sur la prière que Mr. Dietrich m'en a fait. Bâle, le 27. Décembre 1754. signé, DANIEL BERNOULLI,

Ce Certificat est muni de la Légalisation de Mr. le Résident Impérial, conçue en ces termes.

Je certifie que la Déclaration ci-dessus est de Monsieur Daniel Bernoulli, célèbre Mathématicien & Professeur de Phisique de l'Université de Bâle, & qu'il me l'a confirmée de bouche. Fait à Bâle le 28. Décembre 1754. signé G. MARESCHAL, Résident de L. M. J. auprès du Louable Corps Helvétique.





ELEGIE A LA MORT,

Par M. d'ARNAUD.

Espoir des Malheureux, & le seul qui me reste,
Dois-je, ô MORT, t'implorer dans mes revers funestes!
Moment de desespoir, de doute, de tourment,
Que tu me fais fremir; mais tu n'es qu'un moment,
Qu'un moment! C'est en vain, mon Ame intimidée,
Ne peut s'acoutumer à cette affreuse idee;
J'agis, je sens, je pense, & mon Ame & mon Corps,
L'un à l'autre liés, par des secrêts ressorts,
Semblent s'entredoner le mouvement & l'être.
Je vis, je suis enfin, & je cesserai d'être!
O Mort, à ton nom seul, mon Cœur, frappé d'éfroi,
Prend déjà pour tes coups, l'horreur qu'il a pour toi.
Qu'étois-je donc, que suis je, & que serai-je encore?
Etranger avec moi, je me cherche & m'ignore;
Et l'Etre & le Néant & la Vie & la Mort,
Tout loin de m'éclairer, m'aveugle sur mon sort.
Le Passé, le Présent, l'Avenir, tout m'acable;
Toujours plus agité, beaucoup plus misérable,
Si je veux avancer, chercher le jour, enfin,
Un invisible Bras, me repousse soudain.

N'as-tu formé, GRAND DIEU! ton plus parfait
Ouvrage,

Que pour détruire en lui les traits de ton Image!
Pour rentrer dans la poudre, en devois-je sortir!
Ne m'aurois-tu créé que pour m'anéantir,
Tel qu'un vil Instrument, jouët de l'Injustice,
Qu'un grossier Ouvrier brise au moindre Caprice
Que dis je? Quelle Voix crie ru fond de monCœur,
M'apprend que cette Mort, qui me glace d'horreur,

N'est que Pheureuse fin d'un pénible Esclave ,
 Qu'un reveil bien-faisant , que doit bénir le Sage ;
 Que Dieu nous a créés pour nous combler de biens,
 Que nos Corps dégagés des terrestre liens ,
 Jusqu'à lui s'élevant , sur des Ailes de flammes ,
 Dans le Sein éternel , vont confondre leurs Ames.

O Mort ! viens donc trancher , un sort infortuné,
 Rompre les nœux cruels dont je suis enchainé.
 Après tous les périls du plus affreux naufrage ,
 Condui-moi dans un Port , à couvert de l'orage ;
 Et que je goûte enfin cette tranquillité ,
 Le premier Atribut de l'Immortalité.



LE MEPRIS DE L'ENVIE.

Vers libres.

VAIN amour de la Renommée ,
 Mais dans nos foibles Cœurs le plus fort des amours ;
 Frivole éclat , séduisante fumée ,
 Qu'on acuse sans cesse ; & qu'on poursuit toujours ;
 En vain donc mon Ame abusée ,
 Avait sur tes charmes trompeurs.

A l'aide des dégoûts qui suivent tes faveurs
 Espéré de gagner une victoire aisée.
 De Ton éclat brillant plus épris que jamais ,
 A Ton Char attaché tu me verras encore :

Je romps d'inutiles projets ,
 Les douceurs d'une obscure Paix
 Déplaisent au Cœur qui t'adore.

Tels étoient mes discours, lorsque du haut des Cieux,
 Sur un Nuage radieux ,
 Descendit un de ces Génies
 Dont se sert la Pitié des Dieux

Pour charmer des Humains les peines infinies ,
Et jeter sur leurs Maux un Voile captieux.

Alors , de cette voix gracieuse & légère
Qui verse l'assurance & la paix dans le Cœur ,

Ecoute , me dit-il , un discours salutaire ,
Je suis ton Ange tutélaire ,

Qui te parle pour ton bonheur.

Par un Arrêt funeste , ainsi qu'irrévocable ,

Les impitoiables Destins ,

Aux légers bonheurs des humains ;

Suite à Jamais inséparable

Joignirent les douleurs , les peines , les chagrins.

Ainsi l'heureux don du Génie

Auroit pu rendre un Mortel fortuné ;

Respecté de la Calomnie ,

Il eût vu son front couronné

De ces douces faveurs dont la Gloire est suivie ,

Et le souffle impur de l'Envie ,

Ne les eût pas empoisoné.

Inutiles Regrets ! Le sort toujours sévère

De ce présent des Dieux altéra la douceur ,

Contre lui suscitant le fiel & la noirceur

De l'Envie horrible Mègère.

Bientôt par sa triste fureur ,

L'instrument de nôtre Bonheur ,

Fût celui de nôtre Misère.

Où Contre les talens qui brillent à leurs yeux ,

Bientôt mille & mille Envieux

S'arment d'une rage impuissante

Et versent à grand flots sur eux

Le Fiel amer qui les tourmente.

Monstres dignes d'horreur que l'Orgueil a formez ,

Au sein de la fureur dont ils sont animez.

Tantôt la noire Calomnie ,

Leur prête toutes ses noirceurs

Par elle ils difament les Mœurs ,

Arrêtent l'essor du Génie :
 Tantôt de la Cabale empruntant les fureurs
 Ils donent aux *Pradons* les prix & les honneurs.
 Vous sur qui le Dieu du Parnasse
 A versé les dons précieux ,
 Qui vous y firent avoir place ;
 Vous qui d'un vol sublime , & non moins gracieux,
 Vous avez élever aux Cieux ,
 Craindriez-vous les coups & l'inutile audace ,
 De ces insectes odieux ,
 Dont votre éclat brillant blesse les foibles yeux ?
 Tel qu'un épais Ormeau qu'agite
 Des legers Aquilons le souffle véhément :
 En vain contre son tronc il s'efforce il s'irrite
 Le tronc reste sans mouvement.
 Si sa Cime leur est docile
 L'Ormeau malgré leurs coups, toujours reste immobile,
 Et méprise toujours leur vain frémissement.
 Ainsi demeure inéfaçable
 Malgré des traits piquans malignement Lancez ,
 L'Honneur aussi doux que durable ;
 La Gloire dont vous jouïffez
 Ces traits mille fois émouffez
 Sont indignes de votre crainte.
 La Foudre à vos Lauriers ne peut porter atteinte ,
 Jamais vos sacrez noms ne seront éfacez.
 Pour toi qu'on voit d'un pas timide
 Essaièr de courir , dans ce sentier glissant ,
 Favorisé des Dieux s'ils te faisoient présent.
 De ce Génie heureux , que d'une aile rapide
 La Gloire acompagne souvent ;
 Crains peu des Envieux la rage téméraire.
 Ou si par un Esprit médiocre & vulgaire
 Tu ne doit point la redouter.
 Va porter les Leçons que tu viens d'écouter
 A ceux dont les talens allument leur colere.



L'AMITIE' préférée à L'AMOUR.

A M. Etudiant en Théologie.

S'Éduît par les charmes imposteur,
Du tendre Enfant de la Moleffe,
J'avais le poison flateur,
Que m'aprêta sa main traîtresse!
Mais, hélas! trompeuse douceur,
Au lieu de ce calme enchanteur
Des beaux jours passés dans l'ivresse
Du plus délicieux bonheur,
J'éprouvai le Chagrin rongeur;
Au lieu du plaisir, la tristesse,
Et des Ris, l'amère douleur.
Cependant aablé des Chaines
De l'amour le plus rigoureux,
Je n'en pouvois rompre les Nœuds,
Mon Cœur soupiroit de ses peines,
Et se refusoit à ses vœux;
Quand la plus aimable Déesse,
L'Amitié descendit des Dieux,
Les Ris tempéroient sa noblesse,
La douceur, le feu de ses yeux!
Je la vis, Dieux! Elle étoit telle
Qu'il la fût pour mon bonheur,
Et soudain de l'Amour Vainqueur,
Brulant de m'unir avec elle
Mais elle s'enfuit dans ton Cœur,
Et je l'y retrouvai plus belle.

GENÈVE.

ODE



O D E *Anacréontique* *.

Tel qu'on voit , loin du Rivage ,
 Un Ruiffeau rouler fes Eaux ,
 Et de fon Onde vol ge ,
 Arofer mille Arbriffeaux ;

Ainsi , l'Inconstant voltige ,
 Guide par fes feuls defirs :
 Ce qui l'arrête l'afflige ;
 Changer fait tout fes plaisirs.

Mais tel qu'on voit dans la Plaine ,
 S'élever deux Arbriffeaux ,
 Croiffant enfemble fans peine ,
 Joindre leurs tendrés Rameaux.

Tel celui qui , vraiment aime ,
 Sent le prix d'être constant ;
 Plus fa tendresse est extrême
 Et plus fon plaisir est grand.

L'Inconftance a mille charmes ,
 Ses plaisirs font bien fateur ,
 Ils font vifs , & fans alarmes ;
 Enfin ils font feducteur.

La Conftance est plus charmante ;
 Elle a bien plus du douceur ,
 Sa Volupte , moins brillante ,
 Est plus faite pour le Cœur.

L'Inconftance peut féduire ,
 Je la pardone ai ément.
 La Conftance , que j'admire ,
 Est la Vertu d'un Amant.

* Cette Piece a pour Auteur un jeune Ho
 d'environ 15. ans.

E N I G M E.

JE suis de toutes les couleurs,
 Et ma Famille est innombrable
 L'Art me fait imiter le Coloris des Fleurs,
 Mais mon éclat est plus durable.
 Je suis souvent Ami des Jeux & des Plaisirs.
 Lors que je suis mis à la gêne,
 Je fais briller le teint de la jeune *Climène*,
 Et je pare le sein de la charmante *Iris*.
 J'inspire quelquefois une humeur sombre & noire;
 J'accompagne en tous Lieux la Tristesse & la Mort.
 Je fais encore plus, LECTEUR, peut tu le croire ?
 (Juge à ce trait de mon bizarre sort)
 Quoique inventé pour embellir les Graces,
 De Bellone je suis les dangereuses traces,
 Et dans ces Jours affreux détestés des Humains,
Intrepide Guerrier, on me voit dans tes mains.

LOGOGRIPHE EN CHANSON.

Sur l'Air : *De tous les Capucins du Monde.*

IRIS, à cet Habit de Toile,
 Qui de mille Apas est le Voile,
 Que tu proscris, que tu reprends,
 Par une vertu singulière,
 Source de netteté, je rends
 Son éclat, sa beauté première.

Sept Membres composent mon être ;
 La tête tranchée, il faut mettre
 Mon pénultième le dernier ;
 J'assujettis deux Sœurs jumelles,

A suivre , au gré du Voiturier ;
Deux Lignes toujours parallèles.

Le nouveau mot changé de face ,
La queue en la première place ,
Sans autre transposition ,
Je deviens une Peau livide ;
Zépbir en fait l'extension ;
Captif il en remplit le vuide.

En cet état , qu'on me divise
En deux parts , & qu'on me réduise ,
A la seconde uniquement ,
Je suis Outil de mécanique ,
Et ma Dent fait en ce moment
Rage dans plus d'une Boutique.

E P E' E est le mot de l'Énigme , & **LOTÉRIE**
celui du Logogriphe du Mois de Janvier.

A V I S.

LE Sr. **BOYVE & Comp.** Libraire à *Nelchâtel*,
viennent de finir une très belle Edition & très
correcte des Pseaumes à IV. Parties qui manquoient
depuis long-tems. On s'est servi d'une fort belle
Musique , de beau Carractères neufs & de beau
Papier blanc , pour l'Impression de ces Pseaumes.
Cet e Edition , outre ces différens avantages , a une
Instruction pour la Musique , avec diverses autres
utilités qui ne se sont trouvées dans aucune Edi-
tion précédente , come cela se remarquera aisément
à la première vue.

TA-



T A B L E.

<i>Remarques sur la Parabole du Mauvais Riche.</i>	P. 107
<i>Lettre sur la construction intérieure d'une Eglise à l'usage des Reformés.</i>	125
<i>Aux Editeurs en leur envoiant une Lettre sur l'Amitié.</i>	145
<i>Lettre sur l'Amitié à M. G.</i>	146
<i>A Mr. S. de C. sur quelques Endroits des Ouvrages de Mr. de Voltaire.</i>	154
<i>Le Spectateur XVI. Discours.</i>	172
<i>Aux Editeurs, Extrait d'un Morceau de Mr. de Buffon, sur Adam.</i>	184
<i>Lettre Ortoneographique.</i>	194
<i>Remarques, sur les Aimans Artificiels de Bâle.</i>	201
<i>Elegie a la Mort par Mr. d'Arnaud.</i>	208
<i>Le mépris de l'Envie.</i>	209
<i>L'Amitié préférée à l'Amour.</i>	212
<i>Ode Anacreontique.</i>	213
<i>Enigmes & Logogriphes.</i>	214
<i>Avis.</i>	215